

# L'ACTION NATIONALE

VOLUME LVIII, Numéro 8

Avril 1969

75 cents

**SUR LA COOPÉRATION**

**SUR LA VIOLENCE**

**SUR LA LIBERTÉ SEXUELLE**

**SUR LES AMÉRINDIENS**

*Pierrette Micheloud*  
*F.-A. Angers*

*Henri Métivier*  
*Gustave Lamarche*

POUR VOS ACHATS CONSULTEZ NOTRE RÉPERTOIRE D'ANNONCEURS CLASSIFIÉS

## TABLE DES MATIÈRES

ÉDITORIAL : Les professeurs et les confesseurs .....	721
Léon DUBOIS : Une contestation silencieuse et efficace .....	733
Jean GENEST : Création ou destruction .....	740
Jules-Bernard GINGRAS : Esclavage de la liberté sexuelle ...	769
Émile SOUCY : Au fond des choses .....	786
René BONIN : Relations franco-amérindiennes .....	805
Pierrette MICHELOUD : Poèmes .....	811
Henri MÉTIVIER : Miroirs fauves d'Alma de Chantal .....	816
Les cris de Pierre Châtillon .....	818
François-Albert ANGERS : Qui gouverne au Québec ? .....	821
Gustave LAMARCHE : Sur Joseph Costisella .....	824

Dépôt légal — 2e trimestre 1969  
Bibliothèque nationale du Québec

### **LA FAMILIALE** **COOPÉRATIVE DE CONSOMMATION**

Maintenant fusionné avec  
**L'Association coopérative d'Investissement**  
(contrôlée par la Fédération des Magasins CO-OP du Québec)

---

Construction d'un nouveau magasin  
dans le Domaine Saint-Sulpice  
à l'angle des rues André-Grasset et Legendre

---

Le magasin actuel à 5271, rue Saint-Hubert  
a été fermé à la suite de cette décision

**Pour tous renseignements appeler à 381-3154**

## **VIENT DE PARAÎTRE**

Deux ouvrages du  
**Père Gustave Lamarche**  
de l'Académie Canadienne française

---

### **TEXTES ET DISCUSSIONS** (Sujets nationaux)

Non pas un ouvrage de protestation, de revendication et de contestation, mais de pensée profonde, dans un style vivant et vigoureux.

Un ouvrage d'un genre rare chez nous; qui va aux profondeurs de notre problème national et que tout nationaliste doit avoir lu et doit méditer.

Un volume de 330 pages  
\$5.00

---

### **LE CONTE DES SEPT JOURS**

Un conte biblique qui rajeunira et rafraîchira l'histoire de la Création dans la genèse, pour vos méditations autant que pour votre plaisir de lire une oeuvre logique d'une extraordinaire ampleur.

Théologie, philosophie, exégèse, science positive, poésie resituent cette page de la Révélation selon nos perspectives actuelles dans un style que Réginald Martel, à La Presse, proclamait être d'une « rare beauté ».

Un volume de 294 pages  
\$4.00 (\$4.25 par la poste)

**AUX ÉDITIONS DE L'ACTION NATIONALE**  
Case Postale 159, Station N, Montréal

## TROIS DOCUMENTS

### 1. — DOCUMENTS D'ÉTUDE DES ÉTATS GÉNÉRAUX (nov.-déc. 1967)

300 pages. \$3.00

Merveilleux instrument de travail pour cercles d'études et pour approfondir les problèmes actuels de notre nation.

### 2. — LA SESSION DES ÉTATS GÉNÉRAUX

Fév. 1968, 500 pages. \$3.50

Tout le compte rendu des journées des États généraux en novembre 1967. Richesse des expressions de pensée. La voix de 2,000 délégués mise à votre portée. Complète le volume précédent pour les remises en question et les tables rondes sur la pensée nationale.

### 3. — GROULX, juin 1968, 300 pages, 32 photos en héliogravure

Vente d'un nombre limité d'exemplaires à \$5.00.

Exceptionnelle valeur de la documentation et des études. Collaborateurs : Guy Frégault, André Laurendeau, François-Albert Angers, Richard Arès, Mme Juliette Rémillard, Patrick Allen, Mme Léopold Richer, Benoit Lacroix, Jean Genest, Rosaire Bilodeau, Emile Robichaud, Michel Brunet, etc.

32 photographies, format pleine page, en héliogravure racontant la vie de M. le chanoine Lionel Groulx, historien national et bâtisseur de la nation canadienne-française. Indispensable instrument pour bien connaître Groulx.

S'ADRESSER À : M<sup>LE</sup> MARGUERITE ROBERT  
L'ACTION NATIONALE  
235 est, boul. DORCHESTER, suite 504  
MONTRÉAL  
Téléphone de 2 à 6 h. : 866-8034

Les étrangers ont  
acheté nos vieux  
meubles et se font  
gloire d'en avoir  
orné leurs musées.

**LAISSEREZ - VOUS AUSSI  
PARTIR À L'ÉTRANGER  
LES QUELQUES RARES  
COLLECTIONS À PEU PRÈS  
COMPLÈTES (1933-1962) de**

## L'ACTION NATIONALE

De Washington, de Philadelphie, de Toronto, de Kingston, de London, à McGill etc... on achète actuellement la collection de L'ACTION NATIONALE. Elle fait partie des documents indispensables aux recherches sur le Canada français.

**TOUTES NOS BIBLIOTHÈQUES  
D'INSTITUTION ONT-ELLES  
LEUR COLLECTION DE  
L'ACTION NATIONALE ?**

Il ne nous reste que :

- UNE seule collection quasi complète.
- CINQ, complètes à 15 ou 20 numéros près.
- Une DIZAINÉ à 30 numéros ou plus près.

**COMMUNIQUEZ TOUT DE SUITE AVEC NOUS**

Case Postale 189, Station N, Montréal

**LA**  
**SAUVEGARDE**  
COMPAGNIE  
D'ASSURANCE SUR LA VIE



Siège social : Montréal

Une institution du Mouvement coopératif Desjardins

---

# L'ACTION NATIONALE

---

VOLUME LVIII, Numéro 8

Avril 1969

75 cents

---

## *Éditorial*

### **Les professeurs et les confesseurs**

*Nous avons trop de professeurs ! Tous les temps de décadence morale entraînent une tourbe de sophistes et d'intrigants. Semblables à des charlatans de foire, ils offrent des remèdes à tous les maux, ils revendiquent la paternité d'une formule pour atteindre infailliblement le bonheur. Pour l'un c'est la démocratie ecclésiastique, pour l'autre c'est la dictature de l'État marxiste. Ils s'attribuent une dose excessive de bon sens et refusent d'accueillir leur plan c'est se condamner à vivre marginalement, hors du grand courant historique. Eux, ils sont les grands bateaux, hautains, qui passent. Les autres sont les détritiques sur la berge.*

*Il y a deux espèces de professeurs : les experts et les prophètes. Évidemment, pas tous les experts ni tous les prophètes. Mais ceux qui constituent un problème, on les reconnaît facilement à certains signes.*

*Prenez les experts. D'abord ils saccagent le passé et la tradition. Le monde commence à partir d'eux. Sinon vous êtes arriérés. Ainsi quand Jean-Jacques Rousseau imagina son système d'éducation, il inventa un orphelin. Cet Émile, tout neuf, devenait l'être nouveau demandé par les temps nouveaux. On le confia à des maîtres révolutionnaires, pleins de plans et de formules. Émile resta un gâchis monumental dans l'histoire de la pédagogie. Ainsi Descartes qui voulut réinventer la philosophie en*

*partant de zéro. Son rationalisme prétendait rendre les vrais maîtres inutiles. À partir de lui pullulèrent les professeurs, ceux qui prétendent recommencer le monde à partir de leurs cogitations et de leurs plans.*

*Non seulement ils se veulent des êtres déracinés mais ils croient que d'être expert dans un plan les autorise à parler comme expert dans tous les autres plans. Ainsi un psychiatre extrapole facilement en histoire, l'historien fait de l'économique, l'économiste fait de la politique, toujours au nom de leur spécialité. Ils vivent dans un monde fragmenté mais, par un système d'anthropophagie intellectuelle, ils finissent par grignoter quelques bribes des autres sciences pour les soumettre à la leur propre. Ils construisent des chapelles, toutes dominatrices, toutes infaillibles, toutes contestatrices des autres.*

*Le journal quotidien et la télévision nous apportent notre ration de professeurs. Ainsi nous nous promenons de technicien en technicien, d'univers borné en univers borné. Le plus clair de notre aventure c'est d'assister à l'énormité des Moi de chaque professeur. Nous ne progressons pas dans la connaissance de l'humanité mais seulement dans la connaissance de fragments. Ils apportent des briques sur un chantier. Ils ont beaucoup de connaissances mais elles ne sont pas organisées, ni cohérentes : comment voulez-vous que les professeurs construisent autre chose que des plans ? En attendant ils détruisent tous ceux qu'ils ne peuvent ranger dans leur microcosme.*

*Leur Moi énorme est bien plus « converti au monde » qu'à la vérité. Ainsi, au Québec, que de plagieurs, d'importateurs. Les adorateurs conditionnés au Rapport Parent ne perçoivent plus les nombreux chapitres made in USA.*

*Devant un monde en mutation, personne n'écoute plus personne et chacun commence l'histoire de la pensée à partir de lui-même. La tentation protestante se re-*

*nouvelle avec une intensité extraordinaire : le libre examen est en l'air. On l'appelle d'un nouveau nom : la libre recherche ou les hypothèses de travail. Certains de ces travaux doivent exister. Évidemment. Nous visons ceux qui, n'ayant aucun sens de la continuité, nous offrent un attachement excessif à leur raison ou à leur imagination créatrice. Ils sont pleins de servitude sans le savoir. Refusant le poids de la tradition, ils acceptent gaillardement de tout sortir de leur Moi et de sa profonde relativité.*

*Le professeur qui est doué d'imagination créatrice avec surabondance, c'est le prophète. Il voit les projections de quelques idées dans l'avenir obscur. Par convergence de ses soupçons, il éclaire tout le futur. Il sait l'avenir parce que ses études lui permettent de le voir ! Mage des fatalités, il se promène dans nos civilisations et lit à différents signes les prolongements de l'évolution prédéterminée. Il connaît la liberté des improvisateurs. Nous avons ici une grande part du négativisme des contestataires, du relativisme des systèmes d'aujourd'hui. Les prophètes ont le culte de la nouveauté. Les contestataires aussi. Bien plus que le culte de la vérité à servir et à découvrir. Nos apprentis prophètes rêvent d'un âge d'or et, en attendant, ils font dans la violence ou dans l'amour libre.*

*Aux professeurs il faut opposer les confesseurs, les seuls vrais maîtres dont notre monde a si grand besoin. Les vrais maîtres, ce sont ceux qui donnent leur vie au service de la vérité totale. Ils s'oublient eux-mêmes. Ils ne sont pas au service exclusif de leur personne. Ils ne sont pas prisonniers de leur petit univers ou du conditionnement par la société. Ils acceptent bien le journal quotidien pour y suivre la caravane humaine en toutes ses expériences et dans toutes ses rencontres avec l'Événement mais ils ne cessent d'approfondir leur quête respectueuse de chaque signe de la pensée du Créateur. Ils confessent une vérité qui les dépasse et par laquelle toute leur vie obtient une signification et une orientation. Leur raison de vivre n'est pas d'être d'abord à l'ordre du*

*jour mais d'atteindre la sagesse qui est une intelligence illuminée par l'amour.*

*Le professeur s'attache aux connaissances, le confesseur aux valeurs. Avant tout. Le professeur transforme tout en nourriture terrestre, le confesseur en vie spirituelle. Le professeur disserte et épilogue : il est un technicien de la pensée, de la science, de la recherche. Le confesseur rattache les objets de connaissance et les techniques à des raisons de vivre qui sont des options morales et aux grandes causes qui ont la propriété d'éclairer l'ensemble des connaissances. Ainsi du disque Ton sexe et l'autre : produit parfait de professeurs qui ont réussi à tout réduire en connaissances et ont refusé de les éclairer par des valeurs. Symbole de notre temps excessivement riche et vide. Instruits sur tout, nous avons perdu le sens du tout et des parties. Chacun apprend à utiliser son sexe mais ignore ce qu'il fait sur la terre.*

*Savez-vous ce que donnent des professeurs, remplis d'eux-mêmes, mais sans amour et sans respect pour les valeurs qui permettent à un homme d'être un civilisé et peut-être même un chrétien ? Ce sont les fruits secs et médiocres que nous rencontrons trop souvent dans notre jeunesse. Les professeurs ont pris des raisins verts et les disciples grincent des dents. Notre jeunesse devrait prendre la relève des forces spirituelles d'un peuple pour les porter à un degré d'incandescence propre à les renouveler mais quand vous les voyez refuser l'enseignement, saccager les universités et brûler les bibliothèques, nous nous demandons quelle société nous sommes devenus pour permettre à une telle barbarie de prendre forme. Nos démocraties somnolentes doivent augmenter le nombre des gendarmes dans les rues et les corridors de nos universités mais elles n'oseraient pas avouer que le monde se meurt parce qu'il a perdu la boussole. La perte de la morale explique aussi le vandalisme. L'oubli de Dieu explique aussi le désarroi de notre temps. Que de jeunes ne savent pas aimer parce que personne n'a orienté leurs énergies. Un professeur comme Marcuse ne cesse de*

*leur parler d'Eros comme de la nouvelle divinité moderne. Les professeurs laissent ces poisons désagrèger les âmes. Ou ce sera Marx ou ce sera Sartre. Monde sans amour qui court à la destruction et à sa perte.*

*Ce monde en crise de croissance, si fier de toutes ses conquêtes et de tous ses grands hommes, a un urgent besoin du témoignage de vies consacrées aux valeurs spirituelles. La conquête de la lune est peu de chose à côté de la conquête de soi-même : les deux, dirait Pascal, sont d'un ordre différent. Notre temps a besoin de ces confesseurs aux mains pleines. Leur aveu, dans le tourbillon du changement, est avant tout celui d'une profonde fidélité. Ils acceptent l'évolution sans renier la continuité. Ils acceptent d'entrer dans l'avenir mais non sans l'espérance léguée par la tradition. Avant tout ils se donnent au présent, avec coeur. Ils lui apportent l'amour.*

*Que vaut l'histoire sans les valeurs spirituelles, celles transmises par le Christ ou celles transmises par les morts de notre pays ? « L'histoire, sans valeur qui la transfigure, dira Camus, est régie par la loi de l'efficacité. Le matérialisme historique, le déterminisme, la violence, la négation de toute liberté qui n'aille pas dans le sens de l'efficacité, le monde du courage et du silence, sont les conséquences les plus légitimes d'une pure philosophie de l'histoire. Seule, dans le monde d'aujourd'hui, une philosophie de l'éternité peut justifier la non-violence » (L'homme révolté, Gallimard, 1951, p. 354). Nos professeurs se matérialisent et ils croient être fort pratiques quand ils recourent à la loi de l'efficacité. Ils manquent alors l'essentiel.*

*Que de chrétiens se lancent dans la violence et parlent d'un mariage possible entre le marxisme et l'Église, entre le socialisme et le christianisme. Qu'est-ce qu'un socialisme chrétien ? Le socialisme marxiste apporterait son efficacité et le christianisme contribuerait par son amour plein de zèle au service de l'homme. Dostoïevsky avait déjà crevé les illusions de ces professeurs : « Si Aliocha, écrit-il dans Les Frères Karamazov, avait con-*

*clu qu'il n'y a ni Dieu ni immortalité, il serait tout de suite devenu athée et socialiste. Car le socialisme, ce n'est pas seulement la question ouvrière, c'est surtout la question de l'athéisme, de son incarnation contemporaine, la question de la tour de Babel, qui se construit sans Dieu, non pour atteindre les cieux de la terre, mais pour abaisser les cieux jusqu'à la terre. »*

*Ou encore, sous prétexte de pluralisme religieux, quelques-uns voudraient que nos écoles ou que nos commissaires d'écoles se taisent sur les grandes options spirituelles du monde et que les maîtres, abaissés au rôle de fonctionnaires de l'État, soient diminués au rôle de professeurs chargés d'instruire. Instruction qui distribue des connaissances jusqu'au gavage cérébral mais qui ne forme pas à comprendre la condition humaine ni n'ouvre l'esprit à la véritable intelligence du monde suspendu à une pensée de Dieu. Nos professeurs, si pleins d'eux-mêmes et de leurs informations, ne savent plus ce qu'est l'espérance. Ils sont comme des chevaux de laitiers qui aident à distribuer le lait aux consommateurs mais qui ignorent complètement à quoi sert le lait et pourquoi il leur faut refaire chaque jour le même chemin. Distributeurs automatisés. Non des maîtres qui vivent d'une conception du monde puisée aux sources d'une révélation divine.*

*Nietzsche est plus clairvoyant sur notre temps que bien des conférenciers de la semaine de l'éducation : « Le socialisme moderne tend à créer une forme de jésuitisme séculier, à faire de tous les hommes des instruments. » Si nos écoles sont livrées aux professeurs dominés par l'idée de l'efficacité et de la nouveauté plutôt que par celle d'un humanisme chrétien, ils nous préparent des spécialistes de l'industrie, de purs instruments de la production. Où alors retrouverons-nous l'art de faire des hommes ?*

*Notre nation demande des professeurs, c'est-à-dire des maîtres. Ils sont les véritables révolutionnaires. Nos écoles, par accord des professeurs installés au ministère de l'éducation ou face à trente élèves, devraient-elles*

*former des jeunes parfaitement adaptés à leur temps et au progrès industriel ? En ce cas les professeurs n'auront contribué qu'à vicier encore davantage le monde du travail. Il appartient aux maîtres, ceux surtout qui ont une véritable conception spirituelle du monde, de poser les vraies questions : quelle est la véritable finalité de l'entreprise ? Est-ce le profit ou l'homme ? Notre système qui tend à l'adaptation et à l'efficacité, crie : c'est le profit ! Les maîtres, les seuls vrais révolutionnaires parce qu'intensément rattachés à une tradition de sagesse humaniste, crient : c'est l'homme ! Nous vivons en état de désordre social à cause de l'exploitation des riches et de leur égoïsme illimité. Nous voulons une société où l'entreprise serve l'homme. Que les professeurs arrêtent de préparer des générations serviles.*

*Notre nation demande des politiciens qui soient des maîtres. Nous arrêtons les vendeurs d'héroïne qui ont massacré des centaines de vies. Nous donnons des châtiments exemplaires à qui fabrique et lance une bombe. Mais, dans un pays confédératif comme le nôtre, nous assistons impassibles à un pillage effronté de la Constitution. Invulnérables, même louangés dans leurs efforts de centralisation, les fédéralistes à outrance ne cherchent qu'à étouffer les communautés humaines. Ils n'ont pas le sens de l'histoire mais seulement celui de leur pouvoir. Comme il est dur à nos gens d'être des confesseurs. C'est Camus encore qui disait : « Que de prophètes vides pour temps médiocres ! » En effet la tentation suprême, c'est la médiocrité. On n'a qu'à laisser passer, qu'à se taire, se laisser devenir un simple professeur. On accumule des connaissances, on grandit dans l'amour-propre. On prend bien soin d'éviter tout ce qui pourrait être un appel à se dépasser. Et le fédéral dépense avec nos revenus pour consolider l'emprise anglo-saxonne.*

*Si l'on ne croit à rien, si on n'a le sens d'aucune grande valeur spirituelle, tout est possible et rien n'a d'importance. L'argent devient la valeur la plus importante, ou le succès social, ou le ratatinement individua-*

*liste. Le professeur interroge et il n'entend toujours que le silence du monde. Sans le savoir, il est devenu incapable d'entendre. Ainsi se corrodent des vies qui auraient pu être grandes si, s'étant attachées à de grandes idées ou à de grandes valeurs, elles avaient consenti à dépasser le moi pour servir. Les idées sont comme des étoiles : elles conduisent sans jamais nous fatiguer. En même temps elles nous délivrent de la servitude par la préoccupation du salut.*

*Que de professeurs ne sont que des bavards qui s'ignorent et des vendeurs de paradis mensongers. Préoccupons-nous de donner à nos jeunes de vrais maîtres, ceux qui fidèles à leur humanité et au message de l'Évangile se proposeront de façonner les événements et de former des hommes ouverts à d'autres passions qu'à celles du vandalisme, de la nouveauté sans racines, ou de l'école sans les valeurs morales et religieuses qui imprègnent et donnent un sens à tout le reste.*

*Un groupe de catholiques français adressait une lettre à Paul VI : « Nous vous disons l'angoisse du peuple chrétien de voir l'admirable effort de renouveau de l'Église, inauguré par le Concile et courageusement continué depuis, compromis par une petite minorité d'agitateurs, clercs et laïcs, qui prétendent régenter l'Église et jettent partout le trouble et le doute. Nous assurons Votre Sainteté de notre totale confiance pour continuer la mission qui est la sienne. » Et c'est signé Edmond Michelet, Etienne Gilson, Olivier Lacombe, Henri Guitton, François Mauriac, Stanislas Fumet, Jacques de Bourbon-Busset, Gabriel Marcel, André Latreille et autres. Voilà un exemple de confesseurs qui ont le sens de leur temps illuminé par leur foi et leur amour de l'Église. À quand des hommes de cette trempe au Québec ?*

*Une nation n'est forte que lorsque son progrès est assuré par des hommes dont les énergies puisent aux grandes valeurs spirituelles qui ont élevé l'humanité.*

JEAN GENEST

### LA PENSÉE DE M. F.-A. ANGERS

M. François-Albert Angers est un des hommes qui ont le plus rayonné et qui ont le mieux servi la nation canadienne-française. Il a écrit plus de mille articles et conférences dans les journaux et les revues, dont plusieurs sont aujourd'hui disparus. Tous trouvaient bien difficile de connaître sa pensée : aucun volume ne la diffusait. Un groupe d'amis a décidé de mettre fin à cette situation. Il vient d'éditer une vingtaine des meilleurs articles et conférences que M. Angers a écrit de 1939 à 1968. Autant d'articles autant de sujets brûlants où M. Angers apporte des solutions et des directives dignes d'un humaniste, d'un homme d'État et d'un maître.

Ce volume est indispensable à qui veut connaître les grands chemins parcourus par la nation canadienne-française. Volume de près de 300 pages, il sera en vente à *L'Action nationale* à la fin de mai (235 est, rue Dorchester, Montréal. Téléphone : 866-8034, de 14 à 18 h.). Prix : \$5. Le nombre d'exemplaires disponibles est limité. Ordonnez tôt ce volume.

### HOMMAGE À MONSIEUR F.-A. ANGERS

Jeudi, 29 mai 1969, (de 17 à 20 heures précises) à l'Institut de recherches cliniques de Montréal (110 ouest, avenue des Pins, Montréal) aura lieu une réunion des amis de M. Angers. À ce maître qui n'a jamais compté son temps et sa générosité au service de la nation canadienne-française, il convenait de profiter de son soixantième anniversaire, de son trente-cinquième anniversaire de professorat aux Hautes Études Commerciales, de sa dixième année comme directeur de l'Institut d'économie appliquée et de sa récente nomination comme président de la Société S. Jean-Baptiste de Montréal, pour lui rendre un hommage mérité.

(suite au verso)

L'inscription est de \$25. par personne et de \$40. par couple. Cette somme servira à trois buts : 1) défrayer l'édition des pages choisies de M. Angers, volume qui sera remis gracieusement à chaque participant; 2) lancer la Fondation Esdras-Minville qui facilitera la poursuite des objectifs auxquels MM. Minville et Angers ont consacré leur vie et leur pensée; 3) un goûter fin qui accompagnera le toast au champagne porté à M. Angers par ses amis rassemblés. **TOUT LECTEUR DE L'ACTION NATIONALE EST INVITÉ À PARTICIPER À CET HOMMAGE. ENVOYEZ VOTRE CHÈQUE AU SECRÉTAIRE DE L'ORGANISATION : JEAN GENEST, 25 ouest, rue JARRY, MONTRÉAL 351.**

#### **BONNE NOUVELLE À NOS LECTEURS**

Nous avons décidé de courir tous les risques. Nos numéros de mai et juin formeront un numéro spécial d'environ 600 pages entièrement consacré aux **ASSISES DES ÉTATS GÉNÉRAUX** tenus à l'hôtel Reine-Elizabeth (6-7-8-9 mars 1969). Tous les projets de résolutions, toutes les interventions des délégués, tous les votes, tous les discours, tous les éditoriaux de la province seront retrouvés dans ce volume indispensable.

Nos lecteurs le recevront comme volume faisant partie de la collection de la revue. Mais ceux qui désireraient en offrir un exemplaire à leurs amis ou les bibliothèques qui aimeraient en posséder peuvent nous diriger un chèque au montant de \$7. (port inclus). Par crainte de nous endetter, nous ne disposons pas d'un grand nombre d'exemplaires : les premiers arrivés seront les premiers servis jusqu'à épuisement de notre modeste réserve. (Éditions de L'Action nationale, 235 est, rue Dorchester, Montréal. Tél. : 866-8034).

VIE NATIONALE



## Une contestation silencieuse et efficace

par Léon Dubois

Comme le soulignait M. François-Albert Angers (*Action nationale*, septembre 1968), deux personnages étroitement liés par les idées sont disparus, celui de Madame B. Louard et du chanoine L. Groulx, pour rentrer dans l'Histoire. L'éloge unanime envers le chanoine Groulx peut être attribué aussi à Mme Louard. Après avoir donné plus de vingt-cinq ans d'énergies et de courage pour la coopérative *La Familiale*, et malgré l'incompréhension de plusieurs autorités qui auraient pu, par leur influence au moins sympathiser, « l'incorrigible espérante » nous a laissé un « modus vivendi » idéal pour nous épanouir sur le plan social et économique. Après une longue période d'activités dans le secteur consommation, *La Familiale* forma un comité d'habitation afin d'en connaître les problèmes et les possibilités. Les cercles d'études coopératives se multiplièrent, et l'intérêt des membres était significatif. Tous désiraient se porter acquéreurs d'une maison, mais à un prix modique. *La Familiale* réussit à en construire plusieurs et n'eût été les mesquineries de l'administration municipale du temps, le Domaine St-Sulpice serait aujourd'hui un centre coopératif dans le vrai sens du mot. Vu la lenteur de l'administration municipale à concéder le terrain nécessaire au projet des constructions, plusieurs membres se découragèrent et une autre coopérative d'habitation fut formée à St-Léonard. Près

de six cents maisons unifamiliales furent construites à un prix inférieur à celui du marché.

Ces nouveaux propriétaires, dont plusieurs étaient des anciens de *La Familiale*, avaient compris que dans la coopération le prolongement normal de l'habitation était celui de la consommation. L'exemple de centres domiciliaires construits par les coopératives, qui ont poursuivi leurs activités jusqu'à la consommation ne foisonnent pas. Le cas de St-Léonard mérite d'être répandu, et tous ceux qui travaillent dans le mouvement coopératif, tel que les caisses populaires ou les coopératives d'assurances, devraient être les premiers à se joindre au secteur de l'alimentation.

Les débuts du Magasin CO-OP St-Léonard furent difficiles. Mais plusieurs membres, dont le paiement initial sur leur maison avait affecté leurs disponibilités d'argent, prirent l'initiative de solliciter de porte à porte. Avec quelques milliers de dollars, ils installèrent le premier magasin dans un hangar pour matériaux et ensuite dans les bureaux de la Coopérative d'Habitation, qui déménageait son chantier sur la rive sud. L'organisation et tout le travail nécessaire pour monter ce commerce furent bénévoles. Quand les gens savent le pourquoi et les buts d'une coopérative de consommation, ils préfèrent l'action aux palabres. Chacun à sa façon et avec son talent fit sa part, et l'esprit d'équipe se développa. Les premiers chiffres d'affaires étaient minimes. Quand l'on connaît toute l'étendue des variétés de produits et de services que les grands centres d'achat mettent à la portée de la consommatrice, l'attrait était plus grand. S'habituer à un petit établissement était difficile au début. Malgré tout, les ventes augmentèrent régulièrement, et le jour où les directeurs décidèrent de faire le grand saut, en occupant un local spacieux dans un centre d'achat nouvellement bâti, les difficultés financières prirent de l'ampleur. Mais les responsables imbus d'une confiance et d'une témérité logique, se mirent à la chasse de fonds. L'appel fut entendu et les sommes nécessaires furent recueillies. Avec

le concours des techniciens de la Fédération des Magasins CO-OP, le nouveau local fut organisé selon les normes employées par les magasins à succursales. L'effet fut immédiat et les ventes firent un bond retentissant. La confiance régnait, et les membres, fiers des efforts du début, étaient devenus propriétaires d'un magasin moderne, spacieux et accueillant.

Le privilège d'acheter chez soi n'est pas monnaie courante, mais c'est la situation qui existe depuis dix ans à St-Léonard. Pour compléter le tout, il faut dire que les ventes atteignent maintenant le million cette année. Le succès de l'entreprise est un fait accompli. Les membres ne s'endorment pas sur leurs lauriers. À chaque assemblée annuelle, ils augmentent la part des réserves afin de prendre de l'expansion. S'il fallait que les résidents de St-Léonard, dans un geste de solidarité, décident de ne plus acheter chez A. & P., une succursale du plus grand cartel en alimentation au monde fermerait ses portes, et nous n'aurions qu'à l'acheter.

L'ambiance qui règne aux réunions sociales, organisées par la coopérative, est un spectacle à voir. Les gens se sentent chaleureux et fraternels entre eux. Ils sont tous co-propriétaires d'un commerce dont ils sont fiers et qui leur procure des occasions de fraterniser avec tous les citoyens de la place. Il en découle que tous ces gens se rencontrent dans d'autres organisations locales, scolaires, municipales ou paroissiales et y participent activement. Les divergences d'opinion surgissent sur certaines questions, mais la coopérative elle-même ne favorise aucun groupe, et elle ne s'en porte que mieux.

Voilà en raccourci l'histoire de la coopérative de St-Léonard. Ceux qui ont cru en la formule coopérative seront agréablement surpris d'apprendre qu'à Montréal, *La Familiale*, à son insu, et à cause des difficultés que lui a causées l'administration municipale, aura facilité la naissance d'une autre coopérative qui se porte à merveille.

L'enseignement du chanoine Groulx, des Barbeau, Angers, etc. a porté fruit. L'exemple de ténacité dans l'adversité, que Mme Louard a soutenu jusqu'au dernier moment, ne se rencontre pas tous les jours. Il y a de ces choses qui prennent une ou deux générations avant de s'implanter, et la coopérative de consommation en est une. L'heure du réveil vient de sonner. Dans un monde qui se dirige vers le gigantisme, l'individu devient de plus en plus aliéné des structures financières capitalistes. À celles-ci, le Canadien-Français ne participe que comme consommateur. Comment pourra-t-il s'affranchir économiquement ? La part des épiciers indépendants du marché du Québec est de 62% des ventes. Depuis un an les statistiques démontrent une diminution de cette part et cela va continuer, si les coopératives ne se développent pas davantage. Les derniers amendements apportés à la loi des sociétés coopératives nous permettent d'espérer que les caisses populaires vont participer plus efficacement à l'affranchissement économique des nôtres dans tous les domaines. Les marchands canadiens-français n'ont aucune raison de craindre la progression des coopératives de consommation. La vraie compétition est celle des cartels, qui à coups de millions, achètent des terrains stratégiques afin d'y installer des centres d'achats. À chaque entrée du métro, n'y a-t-il pas un de ces magasins à succursales qui y est installé depuis quelques années.

La coalition entre les chaînes est à craindre quant à la fixation des prix. Le consommateur est une denrée intéressante et pour mieux l'asservir, on pousse l'audace jusqu'à essayer d'influencer l'enfant pour le choix des produits, par l'intermédiaire de la télévision. Les grandes compagnies ne ménagent pas non plus la publicité sous toutes ses formes. Les spécialistes ne manquent pas d'ingéniosité pour tromper la consommatrice, et c'est à tort que le gouvernement les laisse faire. La montée des coopératives de consommation dans les centres urbains est d'une urgente nécessité pour le bien du consommateur et de notre économie. Pour ce faire, le mécanisme

de base est déjà existant. L'Association coopérative d'Investissement et la Fédération des Magasins CO-OP ont les instruments nécessaires pour épauler plusieurs projets de coopératives de consommation. Il reste aux résidents d'une localité quelconque, de prendre l'initiative, d'étudier la coopération, de recruter des membres, de promouvoir l'idée et de contacter la Fédération des Magasins CO-OP.

Le rôle des syndicats ouvriers aussi bien que celui des ligues de consommatrices seraient, normalement, d'épauler les coopératives. Les caisses populaires et les coopératives d'assurances comptent un grand nombre de directeurs et d'employés. Pourquoi ne seraient-ils pas des propagandistes exemplaires ? Comme il y a beaucoup de gens qui fréquentent ces lieux, pourquoi ne pas afficher à chaque endroit, que la coopération ne se limite pas aux épargnes mais que les coopératives de consommation sont un apport nécessaire à notre affranchissement économique ? Quelle part joue l'école envers le mouvement coopératif ? L'étudiant est-il informé qu'il existe autre chose que le système capitaliste ? Vraiment, l'éducation coopérative est à son plus bas. Si au moins, ceux qui vivent de la coopération étaient logiques avec eux-mêmes et encourageaient les coopératives de consommation, cela serait un bon début.

Que font ceux qui travaillent pour notre indépendance ? Sont-ils des clients de nos commerces. Notre gouvernement, qui se pique d'être le gardien de nos droits, et de jouer un rôle supplétif pour protéger le faible, va-t-il persister longtemps dans son impéritie ? Voilà autant de questions que l'on peut se poser. Même si toutes les réponses étaient négatives, il reste néanmoins une lueur d'espoir.

La période des contestations bruyantes est en vogue. Je préférerais de beaucoup voir la masse des citoyens mesurer la force qu'elle possède et agir en conséquence. Combien de nos gens soi-disant patriotes, qui préfèrent acheter dans les grandes chaînes ? Quand on considère

le grand effort des épiciers indépendants qui ont su se grouper et améliorer la présentation de leurs magasins, il n'y a aucune raison de les snober, parce qu'ils n'ont pas les moyens d'avoir de la musique et des grands terrains de stationnement. Cette étape a déjà débuté, et c'est dans cette direction qu'ils se dirigent. Les groupements comme l'Équipe, F.D.L., Métro, Richelieu et d'autres encore, qui sont la propriété de Canadiens-Français agressifs et compétents, font un travail occulte au point de vue de notre épanouissement économique. Nous avons les compétences pour monopoliser le commerce de l'alimentation, aussi bien chez les coopératives que chez les épiciers indépendants. Quand est-ce que le consommateur va se décider à faire sa part ? Les industries secondaires que nous possédons, sont une proie facile pour les grandes chaînes. Celles-ci achètent ces produits pendant quelque temps, et ensuite les laissent tomber. Rien de surprenant que les industries passent aux mains des compagnies étrangères.

Lorsque nous aurons le secteur de la consommation, il sera facile de passer à la production. Au lieu de s'acharner à faire instruire nos enfants, afin qu'ils puissent occuper des postes de second ordre dans l'industrie ou le commerce qui sont contrôlés par les étrangers, nous aurons enfin des ouvertures pour les nôtres. Ils ne seront plus obligés d'aller à l'extérieur pour gagner leur vie. Le fait français n'aura plus besoin d'être revendiqué. Il régnera automatiquement car nous serons les maîtres chez nous. Y a-t-il un champ d'action nationale plus vaste et plus exaltant que celui-ci ? Je ne le crois pas. Le jour où nos compatriotes se rendront compte que le coopératisme en principe est un contrôle démocratique, « pour le peuple et par le peuple », et que ses répercussions matérielles, sociales, économiques et politiques sont de nature à nous procurer l'indépendance, nous serons une nation adulte, qu'on cessera d'exploiter.

La situation économique du Québec en laisse plusieurs indifférents. Par contre, ceux qui ont un tantinet

de fierté nationale, réalisent que d'une génération à l'autre, notre affranchissement économique est à peine perceptible et qu'en certains cas, il s'émiette. Ces mêmes gens issus d'une race qui a l'instinct de conservation, ont la tentation, surtout chez les jeunes, de jeter par dessus bord des cadres de notre société par une révolution où la violence serait maître. La situation économique du Québec s'apparente un peu à celle des petits pays sud-américains. Avant de tomber dans la fange révolutionnaire à la Castro, Che Guevarra ou Camino Torrès, il serait bon de penser à une formule qui soit plus digne de l'humain. Pour ceux qui ont faim de justice sociale et qui sont impatients d'orienter notre économie pour nous affranchir de la tutelle capitaliste étrangère, il serait bon de méditer les paroles prononcées par Paul VI au congrès de Bogota : « Nous devons dire et réaffirmer que la violence n'est pas évangélique. Des changements brusques ou violents de structures, seraient trompeurs, inefficaces par eux-mêmes et certainement non conformes à la dignité du peuple. Cette dignité du peuple réclame que les transformations nécessaires se réalisent du dedans, par le moyen d'une prise de conscience convenable, d'une adéquate préparation et de l'effective participation de tous ». Il propose donc avant tout, de « procéder certes à une réforme sociale qui soit graduelle et assimilable par tous », puis « favoriser l'élévation du mode d'être homme ». Aider chacun à prendre pleine conscience de sa propre dignité, à développer sa personnalité dans la communauté dont il est membre, à être sujet conscient de droits et de devoirs, à être librement un élément valable de progrès économique ». Notre conscience civique et politique a été éveillée par la formation des états généraux, et par le truchement de ceux-ci, il est à espérer que notre monde intellectuel s'affranchisse de l'adhésion passive aux idéologies et aux partis politiques et qu'enfin l'on puisse sentir une fraternité et une solidarité dans la défense de nos intérêts communs, et dans la pratique de nos devoirs économiques et sociaux.

## Création ou destruction

par Jean Genest

Est-il vrai, comme le soutient Hegel, que *l'histoire est le tribunal de l'humanité* ? En ce cas, quelle sentence mérite l'humanité pour avoir bâti et débâti ses empires pendant trois mille ans de vie ? À lire toute la liste des guerres, des crimes et des injustices dont les armées, les lois et les États se sont rendus collectivement coupables, il y a suffisamment de motifs pour devenir sceptique et désabusé sur l'homme.

Après deux mille ans de christianisme, les frénésies de la violence, de la vengeance et de la domination se sont-elles apaisées au coeur de l'homme ? Malgré les plus beaux enseignements et toutes les oeuvres d'art, les hommes sont incapables, semble-t-il, de s'aimer, de s'entraider et de collaborer à l'unité spirituelle de l'univers.

Qu'est donc l'homme ? Est-il une *victime* des dieux, condamné à la terre à laquelle il est enchaîné ? Son sort serait-il de subir d'une façon implacable les appels à la violence intérieure ou extérieure qui le transforme en bête féroce et transforme la terre en une jungle dangereuse ? Les peurs règnent sur les peuples, lesquels se soumettent aux lois plutôt que de permettre le pire : les violences anarchiques ou les violences doctri-

naires qui, toutes deux, lui enlèvent jusqu'à son âme. *Les lois, dans leur existence même*, ne disent-elles pas qu'il faut aider l'homme à maîtriser ses violences en éclairant son intelligence et dominant ses désirs ?

Camus a écrit tout un livre sur le mythe de Sisyphe : l'humanité condamnée à remonter sans cesse le même rocher vers la crête d'une montagne. À peine le sommet est-il atteint, la pierre dévale vers la plaine et tout est à recommencer. L'histoire est-elle un éternel recommencement ? un éternel retour ? L'homme est-il attaché à la roue de ces cycles mystérieux qui l'approchent du progrès comme vers un mirage à l'horizon puis l'en éloignent en le ramenant aux bas-fonds de l'esclavage ?

D'un côté il y a le monde ordonné où le moindre excès écrase l'homme dans la misère et lui enlève la liberté. De l'autre côté il y a le monde désordonné qui plonge le monde dans l'insécurité. Les deux excès appellent à la violence. *On tue pour avoir du pain et on tue pour avoir de la liberté*. Aussi Romain Gary peut-il demander dans *Éducation européenne* : « À quoi sert-il de lutter et de prier, d'espérer et de croire ? Le monde où souffrent et meurent les hommes est le même que celui où souffrent et meurent les fourmis : un monde cruel et incompréhensible, où la seule chose qui compte est de porter toujours plus loin une brindille absurde, un fétu de paille. » L'homme n'est-il qu'une fourmi évoluée ?

Nous avons les champs de bataille où sèchent les corps des combattants. La dernière guerre a connu une hécatombe de trente millions d'hommes. Nous avons connu la fumée des fours crématoires où sont passés plus de six millions d'hommes. Tous les jours nous pouvons entendre les plaintes qui montent des taudis où les pauvres et les insectes se disputent l'espace et la nourriture. Et le racisme qui allume de mauvais rêves chez les damnés de la terre. De partout il y a un cri immense qui s'élève du tiers monde et de nos bidonvilles pour faire reconnaître la dignité humaine.

C'est peut-être notre façon de lire l'histoire et de faire l'histoire qui n'est pas la bonne. Il nous faudra apprendre à mieux lire. Pour ne pas désespérer, simplement pour que l'histoire ne devienne pas écoeurante ou décevante sur l'homme, il nous faudra voir plus que l'histoire du péché, plus que la passion du Corps du Christ. Il nous faudra retrouver la grande idée biblique : *l'alliance*. Alors s'expliquera la destinée humaine : ou la création et le progrès, ou la destruction et l'absurde. La petite espérance de Péguy a encore sa place mais au-delà du théâtre de Sartre qui annonce l'enfer sur terre.

### I — QU'EST LA VIOLENCE ?

La violence a ceci d'inouï qu'elle nous donne l'impression de *nous approprier autrui ou de l'immoler à notre grandeur*. Elle est toujours une attaque contre la personne, contre la liberté d'autrui. Ce n'est pas seulement l'erreur et le vice qu'elle soupçonne et condamne mais c'est la personne qu'elle humilie et élimine. Elle est située au coeur de l'homme et elle est tout entière contre l'homme. Elle ne permet pas de l'envisager comme un partenaire, comme un collaborateur dans une même grande oeuvre mais comme une pièce à détruire ou à violer. Elle n'est pas faite de respect mais de colère irrationnelle : elle écrase plus qu'elle n'élève; elle détruit plus qu'elle ne corrige.

Mais cette vue est trop simple. De nos jours on a voulu civiliser la violence. On explique que sans changement il n'y a pas de progrès possible. Le changement oblige à des révolutions sanglantes. On tente de justifier la violence comme départ d'une action transformatrice, d'une volonté réformatrice. Ainsi les bolcheviks s'opposaient-ils aux mencheviks, les durs aux mous, Ché Guévara à Martin Luther King, Mao-Tsé-Tung à Gandhi. « L'adhésion à la violence, dit René Rémond, président du Centre catholique des intellectuels français, devient alors le critère de la sincérité révolutionnaire, la pierre

de touche de la générosité militante au service des autres. De là l'attrait qu'elle exerce aujourd'hui sur presque tous ceux que tourmente l'injustice du monde, et qui rêvent de mettre fin au désordre de la société, de libérer les peuples. De là encore la fascination que la violence a exercée sur tant d'esprits depuis un siècle et qui a suscité un culte véritable. Le raisonnement et une mythologie romantique de la révolution s'unissent dans le tréfonds de la conscience collective comme dans le patrimoine des idéologies pour préconiser le recours à la violence comme un mal nécessaire et la condition d'un plus grand bien »<sup>1</sup>.

Ainsi notre temps reste partagé entre ceux qui veulent *exorciser la violence* de nos civilisations comme un rappel honteux du Néanderthal en nous et d'autres qui *la sacralisent* et qui inaugurent, en remplacement de celui des saints, le culte des nouvelles figures qui prétendent signifier les temps nouveaux : Lénine, Castro, le guérillero.

Déjà Héraclite, qui vivait à Ephèse au 5<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, avait observé : « La guerre est le roi de tout, elle fait des uns des libres, des autres des esclaves ». Mais Hegel fut le premier à vouloir justifier la violence. Il lui paraît inutile de supprimer la violence : elle serait indéracinable au cœur de l'homme. C'est comme les torrents, on ne les fait pas disparaître mais on les domestique, on les fait produire.

La violence, selon Hegel, favorise la créativité. Elle préside à la naissance des temps nouveaux. Elle appelle à l'héroïsme et au dépassement de soi. Marx, disciple d'Hegel, parlera aussi de la violence comme de *l'accoucheuse de l'histoire*. Nietzsche, dans le *Gai Savoir*, fait son éloge : « Je salue avec joie tout ce qui annonce l'avènement d'une époque plus virile, plus guerrière, qui honorera de nouveau la bravoure avant tout. Car elle préparera à son tour la venue d'une époque plus haute,

---

1. Semaine des Intellectuels catholiques, 1967, p. 10.

elle collectera les forces dont certains auront besoin un jour, celle qui introduira l'héroïsme dans la connaissance, qui fera la guerre pour la pensée, pour les conséquences de l'idée... Croyez-moi, le grand secret pour moissonner l'existence la plus féconde et la plus haute puissance, c'est de vivre dangereusement. Bâissez vos villes sur le Vésuve, envoyez vos vaisseaux dans les mers inexplorées, vivez en guerre avec vos pareils et avec vous-mêmes ». Puis arrive Lénine qui écrit dans le même sillage : « Une classe opprimée qui ne s'efforcerait pas d'apprendre à se servir des armes mériterait simplement d'être traitée en esclave ». Sorel ajoutera : « C'est à la violence que le socialisme doit les hautes valeurs morales par lesquelles il apporte le salut au monde moderne ».

Nous voilà arrivé au faite : *la violence, instrument de salut*. Ces gens n'avaient pas assez vécu pour voir toutes les conséquences de leurs principes et de leur optimisme grandiloquent. Nos générations ont connu le national-socialisme d'Hitler et les hécatombes de celui qui aurait voulu surpasser les plus grands conquérants de l'histoire. Elles ont connu les démesures et les impérialismes du fascisme. Elles ont connu les hontes de tous les colonialismes exploiteurs. Les guérillas sont devenues des terreurs institutionnalisées. Les lavages des cerveaux sont devenus des techniques d'avilissement humain, le racisme est partout. Nos civilisations en ont assez des violences, créatrices de Héros. La violence, comme volonté de puissance pour assurer la survie des surhommes, n'est trop souvent que des assassinats à répétition. On a remplacé Dieu par une idée et l'homme se dé-civilise.

Cette description n'est-elle pas encore trop simple ? Nous n'avons pas encore parlé des violences latentes que sont les injustices sociales, *les injustices consolidées*, l'exploitation éhontée dans laquelle sont maintenues les populations de pays entiers et de continents, comme ceux d'Amérique latine, du Sud-Est asiatique et de la

Chine continentale. Ces violences silencieuses qui ont mis des décennies à s'installer, ont engendré des désespoirs si constants que la vie elle-même nous oblige à ne pas trop y penser si on ne veut pas perdre l'équilibre mental. À côté des *doctrines* et des *actes de violence* il y a donc les *états de violence* dont bénéficie la classe possédante : emmurée dans l'égoïsme, elle ne sait plus voir ni comprendre la misère. Elle n'a même plus l'intelligence des révoltes populaires.

Ces violences exercées contre des populations entières sont les plus injustes et les plus difficiles à supporter. Elles crient vengeance. Mgr Mercier, évêque du Sahara, disait au P. LeGuillou, o.p. : « Si les chrétiens se révèlent incapables d'agir au niveau mondial pour obtenir un véritable partage des biens au profit du tiers monde, nous courons à la guerre subversive. L'Europe entière est assoupie, inconsciente... Sous peu, s'il ne se réveille pas, l'Occident subira les coups de boutoirs du tiers monde. Telle une apocalypse, l'horreur monte dans le monde entier ». Cette urgence causée par le problème de la violence en fait un des aspects les plus typiques de cette fin du 20<sup>e</sup> siècle.

Les âmes généreuses ne veulent pas rester immobiles. Il y a des initiatives qui surgissent de partout. Sont-elles acceptables et bien dirigées ? Le même Mgr Mercier ajoutait : « Des prêtres, des religieux, des laïcs m'ont dit, en effet, le plus sérieusement du monde, qu'ils étaient à la fois pleinement marxistes et pleinement chrétiens, qu'ils étaient prêts, le cas échéant, à prendre les armes pour liquider tous ceux qui s'opposeraient à la révolution, que la mort de millions de pauvres ne les effrayait pas, si elle était nécessaire pour la transformation du monde ! À les entendre, la conception traditionnelle des Béatitudes était depuis longtemps dépassée : car, du temps du Christ, la politique n'avait pas encore pris son statut proprement rationnel ». C'est ainsi que par le détour de la violence, *le marxisme est devenu l'opium des belles âmes comme celui des fanatiques*.

La *belle âme* est celle qui a des principes et de la vertu mais qui se désespère quand elle ne voit pas la réalité historique accepter, et la civilisation vivre, selon les principes et les vertus qu'elle rêve d'imposer. « Elle partage le monde en deux camps : les agresseurs et les agressés, les bourreaux et les victimes, les forts et les faibles, les exploités et les exploités. Dès lors, il lui semble avoir trouvé sa voie. Les principes et la morale étant du côté des victimes, des faibles, des exploités, tandis que l'autre camp est l'antimorale absolue, la *belle âme* va prendre inconditionnellement parti pour les victimes et les opprimés... Elle ne les trouve jamais assez parfaits. Les victimes ne sont jamais assez purement des victimes... La *belle âme* ne reconnaît pas là ses principes. Alors, tantôt elle nie farouchement les faits les plus aveuglants, tantôt elle s'en déclare irresponsable. La *belle âme* n'est jamais complètement dans le monde, elle est essentiellement ailleurs. Sa spécialité, c'est l'alibi »<sup>2</sup>. C'est le professeur, l'incorruptible, celui que l'action déçoit sans cesse. C'est l'expert qui prend les hommes pour des schémas. Il manque d'humanité par rigidité. Le misanthrope. Le prêtre qui se veut autre.

Le fanatique est plus facilement reconnaissable : « Il est souvent un homme, qui est secrètement honteux de son idéalisme. Il est séduit par les théories de la violence, parce qu'elles lui donnent l'illusion que le remède à son malaise est dans l'action, ou, plus précisément, dans une action brutale et sanglante. La violence est en quelque sorte pour lui son point d'honneur matérialiste... Une minorité agissante propage des idées sommaires et fausses. Elle mobilise les masses autour de quelques mythes grandioses et obscurs, qui attisent les instincts et les passions. Les fanatiques sont alors les victimes d'une sorte de régression affective et mentale. Ils se mettent sous le joug d'une régression dégradée. On ne peut malheureusement sous-estimer la valeur mobilisa-

---

2. Roland Barois : L'être et la violence, dans *Violence humaine*, éd. du Centurion, 1968, p. 19-20.

trice ainsi comprise, ni sa terrible efficacité. Sans l'idéologie nationale-socialiste, il n'y aurait pas eu des millions de victimes dans l'Europe occupée, parce qu'il n'y aurait pas eu des dizaines de milliers de SS pour les tuer. Sans le catéchisme de Mao, il n'y aurait pas eu en Chine des millions de gardes rouges pour la Révolution culturelle »<sup>3</sup>.

*Belles âmes* et fanatiques entraînés à la violence, ne veulent que faire rayonner la vérité, la justice, l'égalitarisme, mais la tragédie c'est qu'ils doivent venir en conflit avec la police supposée maintenir l'ordre établi et protéger les intérêts en place. Ils anéantissent la police, l'armée, l'État bourgeois. Ils triomphent. Mais à peine se sont-ils installés qu'ils doivent ressusciter la police, l'armée et l'État, s'appuyer sur eux et leur donner une puissance d'écrasement mille fois plus antihumaine que tout ce qui existait. C'est là l'histoire de ces Comités pour la protection de la révolution, de la GPU, des polices secrètes. Le guérillero tue une police mais, *belle âme* ou fanatique, il ne veut pas voir qu'il devra en installer une autre au profit exclusif de son idéologie. La violence entraîne la violence et ne peut maintenir un régime que par la terreur. Le moindre désir de liberté devient un crime antirévolution : la Hongrie et la Tchécoslovaquie en savent quelque chose, comme la Chine et Cuba livrés aux fanatiques. Trop d'idéalisme appelle souvent la terreur et la misère.

Cette description de la violence n'est pas assez fouillée pour être complète mais elle met en relief les traits principaux : *une idée servie par l'impatience jusqu'au mépris de l'homme*. André Malraux, dans *La condition humaine*, nous décrit le combat révolutionnaire comme l'épiphanie du futur âge d'or. Ce qui l'emballe, c'est le combat révolutionnaire en lui-même : il y voit un groupe de héros transfigurés par la générosité et le risque de la mort. Il écrit alors ce jugement : « À quoi sert la révo-

---

3. Idem, p. 20-22.

lution, si elle ne doit pas rendre les hommes meilleurs ? »<sup>4</sup>. Il transforme la révolution en une croisade moderne. Il dépeint les protagonistes comme les nouveaux saints modernes mais il ne veut pas voir les conséquences : les violents qui s'imposent et dirigent un ordre nouveau où les masses deviennent des troupes. Comme la Chine communiste.

Fondamentalement, à travers cette description, il y a cette question : « Pour construire un monde meilleur, les athées, les matérialistes, seraient-ils meilleurs que les chrétiens ? » Les chrétiens ont eu une chance qui a duré deux mille ans, qu'ont-ils fait de cette chance ? Aujourd'hui, Dieu est mort, affirment les athées. À eux d'imaginer la Cité future. Ils font des plans, proposent des plans quinquennaux, recherchent d'autres divinités et, goulûment, fiévreusement, ils recherchent le bonheur social. Le doux futur est plein d'une violence actuelle. C'est le problème moderne par excellence. Les réformateurs modernes tuent d'abord.

Pourtant face à Créon qui incarne l'État, il y avait Antigone comme aujourd'hui face à Staline il y a Svetlana, sa fille. Face aux dépossédés modernes, faut-il être un Tête d'Or ou Violaine ? Toute la politique et toute l'éducation des peuples dépend des conceptions que les meneurs peuvent avoir du bonheur et de l'homme.

## II — FORMES DE LA VIOLENCE

En 1968, avant le Congrès eucharistique de Bogota (17-25 août), plusieurs pétitions signées par des prêtres avaient été adressées au Pape lui demandant de bien distinguer entre la violence injuste et la violence juste : « Condamnez la violence injuste, semblaient-ils dire, mais encouragez la violence juste ! » La difficulté c'est que la violence est toujours injuste, suivant le côté où vous la regardez arriver. Pascal avait bien vu cet aspect subjectif attaché à la violence : « Pourquoi me tuez-vous ? » —

---

4. L'espoir.

« Eh quoi, ne demeurez-vous pas de l'autre côté de l'eau ? Mon ami, si vous demeuriez de ce côté, je serais un assassin et cela serait injuste de vous tuer de la sorte; mais puisque vous demeurez de l'autre côté, je suis un brave et cela est juste. » Chaque révolutionnaire ne veut exercer qu'une violence juste. Il tue pour la justice, pour l'égalité, et même parce qu'il aime l'Humanité. Ainsi disait Hitler : « Pour abolir la guerre, il faut faire la guerre ! » Mais après, la race aryenne aurait gouverné la race des humains comme autant d'esclaves soumis à l'exploitation millénaire.

### A — La violence due à la guerre

Il y a au moins une violence injuste sur laquelle tout le monde s'entend : c'est la guerre entre les États. Cette violence est incorporée à l'histoire. Les jeunes doivent l'apprendre comme le fait majeur qui explique leur destinée et la mappemonde. Il paraît absurde de voir une évolution de l'humanité si parsemée de tueries et les politiques si dépendantes des armements. Pensez que même aujourd'hui des milliers d'hommes sont employés dans des usines à la fabrication d'instruments qui n'ont d'autre but que de tuer le voisin ou dans des laboratoires où les savants sont à la recherche de l'ultime arme après laquelle il n'y aurait plus que paix et silence parce que le désert serait partout.

La guerre c'est la violence institutionnalisée et tous les États y pensent comme à une donnée permanente de leur politique avec leurs voisins. Où est le progrès entre les peuples ? Karl Von Clausewitz (1780-1831) écrivait dans son traité *De la guerre* : « La guerre est la continuation de la politique, avec d'autres moyens. » Mais la politique est la continuation de l'homme et de ses intérêts ou de ses rêves de sorte que la guerre est intimement reliée à la sorte d'homme qu'est l'homme. Les gens d'épée s'opposeront toujours aux gens de pensée. D'où le problème fondamental : comment changer l'homme ? comment lui donner une culture qui lui permette

de dépasser la guerre ? Comment donner à l'homme un coeur et une pensée remplie d'humanité ?

Les efforts des hommes pour dépasser les guerres sont aussi nombreux qu'inefficaces. Rationaliser les relations entre les États a fini par devenir une préoccupation majeure des peuples. Les ententes continentales se sont multipliées et aussi les calculs machiavéliques pour les circonvenir comme lorsque l'Angleterre cherchait à maintenir l'équilibre européen. Puis nous avons eu la Société des Nations qui s'est révélée totalement incapable de contenir le national-socialisme, le fascisme, le militarisme japonais et la pénétration russe en Pologne et dans les États baltes. Autre essai avec l'Organisation des Nations-Unies dont le rôle et l'influence ont été si exactement définies par Paul VI le 4 octobre 1965, lors de son fameux discours à New York.

« Cette Organisation représente le chemin obligé de la civilisation moderne et de la paix mondiale, » dit Paul VI. « Vous marquez une étape dans le développement de l'humanité... Vous sanctionnez *le grand principe que les rapports entre les peuples doivent être réglés par la raison, par la justice, le droit et la négociation, et non par la force, ni par la violence, ni par la guerre, non plus que par la peur et par la tromperie...* Votre vocation est de faire fraterniser tous les peuples... L'humanité devra mettre fin à la guerre... C'est la paix, la paix qui doit guider le destin des peuples... Le monde regarde vers vous comme vers les architectes, les constructeurs de la paix... La vie de l'homme est sacrée : personne ne peut oser y attenter... Le péril ne vient, ni du progrès, ni de la science, qui bien utilisés, pourront au contraire résoudre un grand nombre des graves problèmes qui assaillent l'humanité. Le vrai péril se tient dans l'homme, qui dispose d'instruments toujours plus puissants, aptes aussi bien à la ruine qu'aux plus hautes conquêtes ».

Ainsi, les hommes, au point de vue international, ont été capables d'ouvrir une sorte de grande université où

l'on apprend à faire la paix, à instaurer un système de solidarité entre les peuples. La famille des peuples peut se réjouir de voir régresser la violence qui entraîne tant de ruines et de misères. Les hommes ont donc cherché et trouvé une solution. Elle n'est pas parfaite mais les chemins du vrai progrès ne passent pas par la violence indéfinie mais par la création de moyens aptes à dépasser et à subjuguier cette même violence.

### B — Les violences dues à l'injustice

Mais il y a d'autres formes de violence où les solutions ne sont pas aussi faciles, ce sont les guerres civiles, c'est-à-dire intérieures à un même pays, et qui sont dues à un choc entre les classes sociales, à un soulèvement d'une race contre une autre, au désir de libération des colonisés contre un pouvoir répressif, à la volonté des masses d'améliorer leur sort d'exploités centenaires.

Il est indéniable qu'avec la création des grands moyens de communications sociales, comme les journaux et la télévision, les peuples aspirent de plus en plus à la justice sociale et à un certain égalitarisme démocratique. Toujours les hommes ont aspiré à sortir de leurs misères et ont rêvé d'une meilleure répartition de la puissance et des richesses mais la fatalité s'installait ou la répression créait des situations pires que les états antérieurs. C'est vraiment une donnée du monde moderne que *cette prise de conscience collective* de la situation sociale injuste où sont condamnées trop de masses humaines. En même temps que cette prise de conscience, il y a la certitude qu'ensemble les pauvres et les humbles peuvent réussir à changer l'ordre établi. « Prolétaires du monde, disait Marx en 1848, unissez-vous ! Vous n'avez qu'une chose à perdre : vos chaînes ! » Ainsi par les syndicats, par la coopération, les hommes rêvent d'arriver à la participation par la collaboration organisée. Fait nouveau que Sorel voulait exprimer quand il disait : « La grève est un phénomène de guerre ». *Prise de conscience de l'inégalité injuste et solidarité capable d'instaurer un*

*monde plus juste, voilà les deux données explosives de notre temps.*

On en vient à étudier les situations économiques d'une société et les situations psychologiques créées entre les strates d'une population. Souvent il y a interaction : la misère économique entraîne une déconsidération sociale. Or l'homme a souvent plus besoin de respect et de dignité que de hauts salaires. Le Black Power dit bien que le Noir est prêt à revendiquer, par la force s'il le faut, un statut social qui lui redonne sa dignité d'homme. Il n'accepte pas d'être traité comme du bétail. Il a pris conscience d'une valeur, celle d'être un homme parmi les hommes. Il est prêt même à la violence pour conquérir ce bien sans lequel vivre n'est plus vivre.

Tous ceux qui recourent à la révolte comme moyen de corriger une situation intenable *font appel à la violence répressive pour corriger la violence oppressive*. Ils ne sont pas, eux, les vrais violents : ils ne font que remettre leur monnaie à ceux qui ont su créer à leur profit des états de violence dont ils tirent profit. Colonisation par les banques qui font des prêts aux pays au développement rudimentaire mais qui exigent des intérêts exorbitants, et qui prêtent de nouveau afin que le pays emprunteur puisse payer les intérêts : une population entière est ainsi mise indirectement au *système odieux de la roue*. Elle ne peut en sortir que par des expropriations violentes. J. W. Lapierre, professeur à la Faculté des lettres et sciences humaines de Nice, résume cette thèse qui revient inlassablement dans la prose de tous les révolutionnaires modernes : « C'est la violence oppressive des forces sociales dominantes qui finit par déclencher la violence brutale des forces sociales révolutionnaires; et c'est elle, par conséquent, qui porte la responsabilité historique de cette violence »<sup>5</sup>.

Cette prise de position a l'avantage d'être simple et claire. Elle justifie à l'avance tous ceux qui prendront

5. La violence dans les conflits sociaux, dans Centre d'études de la civilisation contemporaine : la violence dans le monde actuel, 1968, p. 155.

le maquis et inviteront à crépiter les joyeuses mitraillettes ! L'endettement des pays, l'impuissance séculaire des colonisés, les injustices que des groupes d'hommes exercent envers d'autres groupes d'hommes a entraîné une littérature tournée vers la violence. Sorel s'en fera l'apologiste : « La bourgeoisie a employé la force depuis le début des temps modernes tandis que le prolétariat réagit maintenant contre elle et contre l'État par la violence. La violence tend à la destruction de cet ordre »<sup>6</sup>. Le coupable ne serait pas celui qui agit mais celui qui provoque la violence. La difficulté consiste en ce que les hommes sont toujours provoqués à quelque point de vue, financier, politique, social, religieux. Personne ne peut être complètement indépendant. Il y a toujours quelques libertés que nous mettons de côté afin de sauver l'essentiel. Mais comme l'essentiel n'est pas partout le même pour tous, chacun aurait le droit de crier à la provocation, comme l'étudiant universitaire contre les dirigeants, l'employé d'usine contre les actionnaires qui encaissent tous les profits. La révolte s'installerait à l'état permanent. Chacun se ferait justice à lui-même ou les corps sociaux entre eux.

Les maux existent, souvent déchirants, troublants, écoeurants. Il faut apporter des correctifs à des situations explosives. Doit-on le faire par la violence ou la non-violence ? Est-ce la violence qui est l'arme la plus efficace ? Ou comme d'autres affirment : la violence n'est pour nous que l'arme de l'ultime ressort, or nous sommes à l'ultime instant ! Si vous rejetez toujours la violence ne devenez-vous pas *complice des injustes* ? Voilà l'ultime justification, affirme-t-on, de la violence. Il arrive des situations où si les opprimés ne se révoltent pas, et avec eux tous ceux qui voient le moment arrivé des décisions sans retour, nous devenons tous complices des cruautés et des injustices sociales. Parfois, les mains sales sont nécessaires ! Merleau-Ponty mettait le clou à cette argumentation en disant : « À enseigner la non-

---

6. Georges Sorel : *Réflexions sur la violence*, Librairie Marcel Rivière, 1946, p. 257.

violence, on consolide la violence établie, c'est-à-dire un système de production qui rend inévitable la misère et la guerre. Cependant, si l'on rentre dans le jeu de la violence, il y a chance qu'on y reste toujours ».

Pourtant c'est vers la non-violence qu'il faut pencher. C'est Gandhi, (1869-1948), un hindouiste, qui l'inventa, la perfectionna et en fit la grande arme moderne des peuples et des races opprimées. À quoi sert la pensée sinon à réconcilier les hommes ? *La violence c'est la mise de côté de la pensée au profit de la force brutale.* Pourquoi chercher une philosophie du terrorisme ? Pourquoi ne pas plutôt chercher une philosophie et même une théologie de l'homme ? Là est le point de départ.

Justement la non-violence, réponse moderne aux problèmes de notre temps, n'est pas la passivité, la complicité avec le mal, mais une présence active d'une formidable efficacité. Quand le pasteur Martin Luther King organisait la marche de la liberté, la grève des autobus à Birmingham (Alabama), l'occupation silencieuse des restaurants qui pratiquaient la ségrégation raciale, il apprenait à son peuple le sens de la dignité collective en même temps qu'il donnait aux Blancs le tableau redoutable de la mise en marche d'une force spirituelle capable de soulever des montagnes.

La non-violence est la traduction littérale du mot *ahimsa*. « Ahimsa, disait Gandhi, n'est pas simplement l'état négatif de l'être inoffensif mais l'état positif de celui qui aime, de celui qui est prêt à faire le bien même à celui qui fait le mal. Cela ne veut pas dire d'aider le méchant à continuer son oeuvre ou de le tolérer par une soumission passive. Au contraire, l'amour, l'état actif de ahimsa, exige que vous résistiez au méchant en vous dissociant de lui même si cela peut l'offenser ou le blesser physiquement ». *Ahimsa* n'arrivait pas à dire tout ce que Gandhi voulait signifier par la non-violence, aussi il forgea le mot *Satyagraha* pour mieux décrire ce qu'il entendait : *la non-violence devient alors la force de l'âme, la force de la vérité.* L'homme n'a pas besoin d'armes,

de discours enflammés ou de plans révolutionnaires, il n'a qu'à exposer la vérité et sa force intrinsèque devient elle-même conquérante. Ainsi de l'amour. Voilà les armes par excellence. Il développa cette pensée en lisant Tolstoï, Raychandbhai (poète indien) et la Bible. Comment cela se fait-il qu'un Hindou ait mieux compris l'Évangile que de nombreux chrétiens et prêtres du monde occidental ? Gandhi accordait plus d'importance à la réforme intérieure de l'homme qu'aux changements de structures politiques ou sociales. Cette personnalité extraordinaire doit être étudiée : elle représente ce que l'Asie a donné de plus grand au monde. Il y eut Socrate, il y a Gandhi.

La non-violence de Gandhi inaugura le mouvement de désobéissance civile des Hindous face au gouvernement impérial anglais. Les Anglais essayèrent tout : l'armée, la prison, la conciliation, la peur mais, semblable à un Gibraltar émouvant, Gandhi ne bronchait pas et, sans perte de vie, il gagna l'indépendance des Indes. Il employa la même méthode, la seule force morale, pour arrêter les massacres entre les Hindous et les Musulmans et pour redonner l'égalité civile et humaine aux parias et aux intouchables. Il vit bien que sa doctrine de la non-violence n'était pas comprise par les fanatiques mais pour lui une action qui n'améliore pas l'homme, le cœur de l'homme, ne vaut rien. Le seul moyen vrai c'est l'amour : « Je l'ai lu, disait-il dans les Écritures hindoues, dans la Bible et le Coran ». Un fanatique assassina, le 30 janvier 1948, cet homme admirable.

Nombreux furent ceux qui s'inspirèrent de sa doctrine et de sa méthode. À Pérus, faubourg de Sao Paulo au Brésil, Mario Carvalo de Jésus fut mêlé, comme avocat, à une grève dans une immense fabrique de ciment. Les ouvriers réclamaient un salaire plus juste. Les immenses profits de l'entreprise rendaient la chose possible. Des piquets de grèves veillaient pour que des briseurs de grève, employés par les patrons, ne vissent prendre leur place. Hildegard Goss-Mayr, dans *La puissance des pauvres*, nous rapporte ce récit classique : « Un jour, le

patron voulut déterminer d'autres ouvriers à reprendre le travail à la place des grévistes, en leur offrant une prime. Parmi les milliers de chômeurs, plusieurs se laissèrent tenter. C'était trahir leurs camarades, mais la faim et la détresse finissent par énerver le sens de la solidarité humaine. On charge donc les sacs de ciment sur des camions; la livraison est prête à partir. La porte devant laquelle les grévistes montent la garde ouvre ses battants. Le premier camion démarre. L'instant est dramatique. Les grévistes vont-ils s'avouer vaincus par la trahison de leurs camarades ? Vont-ils rompre la grève ? Vont-ils laisser à nouveau le champ libre à l'injustice ? Ils ne peuvent s'y résoudre, leur conscience le leur défend. D'abord un seul, puis deux, puis plusieurs d'entre eux s'élancent et s'étendent sur le sol devant le camion qui approche : ils préfèrent mourir, offrir spontanément leur vie pour la victoire du droit et la reconnaissance de la dignité humaine plutôt que de céder à une lâche tentative de corruption... Le camion approche... Le conducteur ne bronche pas. On l'a payé. Va-t-il passer sur ces corps étendus ? N'est-ce pas leur faute après tout ? Quelques mètres encore, et ce sera fait. À cette seconde précise, un policier bondit, puis un autre, d'autres encore, les voilà dressés entre le camion et les ouvriers toujours couchés sur la route attendant la mort. Non, ils ne peuvent obéir plus longtemps à de tels ordres, c'est injuste. C'est inhumain... Tremblants, les hommes se relèvent, la poussière rouge de la route collée à leur sueur. La grève est gagnée, la justice a vaincu; elle a eu raison de la corruption et de la force des armes. Ce jour-là, les ouvriers de Pérus ont appris une fois pour toutes que la non-violence est l'arme des pauvres »<sup>6</sup>.

Ainsi la non-violence permet aux pauvres d'accomplir eux-mêmes leur propre promotion sociale et humaine. N'est-ce pas par le recours à ses réserves d'énergie spirituelle que le chrétien peut le mieux s'affirmer devant les injustices du monde et affirmer la force de l'amour

6. Hildegard Goss-Mayr : La puissance des pauvres, Ed. Styria, 1968.

face à la dureté des égoïsmes et aux implacables volontés de puissance ? La non-violence n'est certes pas la soumission mais elle exige des leaders d'une force morale vraiment exceptionnelle. Combien de Noirs, aux États-Unis, n'ont-ils pas essayé d'entraîner Martin Luther King vers les chemins de la violence et du *Black Power* mais peu avant d'être lui aussi assassiné, il écrivait ces belles paroles : « Si tous les Noirs américains se tournaient vers la violence, je resterais la voix solitaire, qui leur dirait : « Vous vous trompez de voie pour obtenir le triomphe de votre juste cause ! »

Mais où Martin Luther King puisait-il son idéal ? Il le dit dans le sermon merveilleux prononcé la veille de Noël 1967 sur les ondes de la télévision canadienne : « J'ai vu trop de haine pour vouloir haïr moi-même, j'ai vu la haine sur le visage de trop de shérifs, de trop de meneurs blancs, de trop de membres du Klu-Klux Klan dans le Sud, pour vouloir haïr moi-même; et chaque fois que je vois cette haine, je me dis au-dedans de moi : la haine est un fardeau trop lourd à porter. Nous devons être capables de nous dresser contre nos adversaires les plus acharnés et de leur dire : « Nous répondrons à votre capacité d'infliger des souffrances, par notre capacité de supporter la souffrance. À votre force matérielle nous opposerons la force de notre âme. Faites de nous tout ce que vous voudrez, et nous vous aimerons encore. En conscience, nous ne pouvons ni obéir à vos lois injustes ni respecter votre système injuste... Jetez-nous donc en prison, et nous vous aimerons encore. Bombardez nos foyers et menacez nos enfants et, aussi difficile que cela puisse paraître, nous vous aimerons encore. Envoyez vos policiers casqués, à minuit, dans nos quartiers, entraînez-nous sur une route écartée pour nous laisser à demi-morts sous vos coups, et nous vous aimerons encore... Mais soyez sûrs que nous vous aurons à l'usure par notre capacité de souffrance. Un jour, nous finirons par conquérir notre liberté. Et ce n'est pas seulement pour nous que nous conquerrons notre liberté, mais nous ferons tellement appel à votre coeur et à votre

conscience, que nous vous conquerrons aussi, et que notre victoire sera une double victoire »<sup>7</sup>.

Ainsi donc ces hommes et leurs textes devenus classiques nous montrent que le vingtième siècle a connu des problèmes d'une ampleur et d'une acuité jamais rencontrées dans l'histoire mais que les hommes ont pu trouver les réponses qui sont aussi un témoignage sur ce que l'on peut rencontrer dans l'homme. Dans les conflits internationaux les hommes ont bâti une Organisation des Nations-Unies, qui n'est certes pas parfaite mais qui existe et qui ne peut que progresser parce que sa disparition entraînerait une alternative effroyable. Dans les conflits intérieurs à une nation, les hommes ont aussi apporté une solution toute à l'honneur de l'humanité et de l'esprit chrétien. Cet humanisme et cet esprit chrétien ont imprégné un Gandhi, un King et tant d'autres disciples comme Dolci, Vasta del Lanzo et Mario Carvalo de Jesus.

### C — La violence psychologique

Il y a une troisième forme de violence contre laquelle les hommes n'ont pas encore trouvé de solution. Il s'agit des violences exercées sur les esprits insuffisamment préparés par les moyens actuels de communication sociale. Et tous, sur un point ou sur un autre, nous sommes insuffisamment préparés. Nous devons faire des actes de foi en celui qui transmet les nouvelles, les analyse ou les interprète. Les idéologies pratiquent systématiquement le viol des esprits. Ainsi les agences nord-américaines ne présentent que leur point de vue, justifiant d'avance toutes leurs positions. Ou les agences soviétiques. Il y a état de guerre permanent entre les diffuseurs de nouvelles et les maîtres des grands moyens de communications sociales.

Pourquoi les capitalistes créent-ils des empires de journaux, de postes de radio ? Ils défendent certains intérêts et cachent les maux qu'ils laissent dans leur

---

7. Martin Luther King : La seule révolution, Casterman, 1968, p. 110-111.

sillage. Ils servent le dieu *profit*. La liberté de pensée n'est parfois qu'un vain mot. Nous sommes littéralement assaillis par les propagandes, les réclames, les slogans. Il y a là une forme de violence qui ne respecte plus l'homme, qui ne respecte plus la démocratie. « Les techniques de conditionnement des foules, disait le cardinal Feltin, d'endoctrinement, de lavage de cerveau, qui suppriment ou limitent à l'excès la libre activité de la conscience, sont autant d'atteintes à la personne. » Mgr Pierre Veillot, archevêque de Paris, concluait à la Semaine des intellectuels catholiques (1967): « La servitude moderne des idéologies de masse n'est que régression culturelle... Comment sauverons-nous l'homme de demain de la violence qui menace non sa vie physique, mais, pire peut-être, son autonomie de réflexion et de choix ? » Tous les dirigismes de la pensée et de l'action contribuent à faire baisser la foi ou la culture. Au fond, il y a mépris de la vérité elle-même.

Les hommes, jusqu'à maintenant, ont été incapables de faire face à ces dangers de la violence psychologique. Les propriétaires de ces grands moyens de communications sociales refusent toute mainmise de l'État: ils aiment contrôler l'opinion d'où ils tirent leur puissance. Les journalistes ne sont pas excessivement empressés à se doter d'un code éthique de leur profession. Ils savent bien qu'ils ne sont pas les maîtres mais des ramasseurs, non des manipulateurs mais de simples informateurs. Le seul moyen serait de compter sur l'école et sur l'université pour former un public averti, pour élever le niveau culturel. Mais là encore, où sont les esprits vraiment au service de la vérité et qui sont libres de la servir? Et les policiers, au service de quelles puissances et de quel ordre sont-ils?<sup>8</sup> Ils se font les

---

8. Au Québec, nous voyons la RCMP n'être au service que des forces de centralisation à Ottawa, jouer le rôle de service secret qui renferme soigneusement dans ses dossiers secrets les photographies, les agissements et les références de tous ceux qui pourraient nuire aux intérêts des centralisateurs d'Ottawa (L'affaire Rossillon n'a-t-elle été autre chose que la pointe visible de l'iceberg flottant?).

avocats violents de la sécurité de l'État, tels que leurs maîtres (puissances financières et politiques) le leur indiquent. Par là la police devient instrument du conformisme social par pressions subtiles, par peurs qui conditionnent les hommes à la soumission. Ainsi librement les hommes acceptent de penser comme des coloniaux ou des serviteurs bien dressés. Que penser de ces profanations des libertés et du conditionnement des masses ?

### III — QU'EN PENSE L'ÉVANGILE ?

La violence reste avant tout une conception des relations entre les hommes. La recherche de la domination par quelques-uns conduit à l'oppression des autres. L'impatience conduit à la brutalité, laquelle engendre la souffrance du grand nombre, souvent par le meurtre. On se forge une idéologie et l'idéologie endort la conscience au point que plusieurs finissent par croire le meurtre justifié. Les brutalités policières, les lavages de cerveau, le service du profit au mépris du salaire juste à rendre aux ouvriers, l'écrasement des petits cultivateurs par l'offre de prix dérisoires, tout cela suppose une conception de l'homme. La violence comporte toujours une idée de mort. Se soumettre le voisin c'est le considérer comme un concurrent mort. La violence conduit au mépris de l'homme. C'est tout le contraire de l'Évangile.

L'Ancien Testament est rempli de violence. C'est Caïn qui tue Abel. Dieu le réprouve. C'est Lamek qui déclare : « J'ai tué un homme qui m'avait blessé. J'ai tué un enfant qui m'avait meurtri. Caïn était vengé sept fois. Pour Lamek ce sera soixante-dix-sept fois » (Gen. 5,23-24). Mais Notre-Seigneur demande de pardonner soixante-dix-sept fois sept fois. Depuis que l'homme a refusé Dieu au paradis terrestre, l'homme repousse l'homme dès qu'il y voit un avantage. C'est contre cette disposition causée par le péché que Jésus-Christ vient sur terre et inaugure le règne du pardon et de l'amour. La Rédemption c'est un recommencement de la création humaine.

L'Ancien Testament connaît la loi du talion : « Vie pour vie, oeil pour oeil, dent pour dent, main pour main, pied pour pied » (Ex. 21, 23-24). Israël applique encore aujourd'hui cette loi contre le monde arabe qui n'en comprend pas d'autre lui-même. Mais toute l'attente messianique c'est l'espoir que le monde mettra fin à la violence : « On ne fait plus de mal ni de ravage sur toute ma sainte montagne » (Is. 11,8-9).

Jésus-Christ est né dans une colonie romaine strictement surveillée, or il ne s'est jamais élevé contre l'impérialisme d'Auguste. Il a fréquenté des taudis, la misère morale et physique mais il n'a jamais lancé un mouvement pour un meilleur niveau de vie. Il a guéri des lépreux mais il aurait pu livrer le secret qui aurait guéri toute lèpre. Non, il a coexisté avec tous les maux politiques, sociaux et économiques qui pouvaient s'installer et pourrir dans un pays sous-développé de ce temps. Il n'a lutté que contre une seule chose : le péché, qu'il s'appelle l'hypocrisie, l'avarice, la haine ou la polygamie. Il n'a pas prononcé un seul mot contre les structures de la société : il a rencontré les exploités, leur a reproché le mauvais usage de leurs richesses mais il n'a offert aucune théorie sur la lutte des classes. Lui qui savait bien ce qu'il y avait dans l'homme, il a prononcé sa grande charte : « Bienheureux les pauvres... bienheureux les doux... bienheureux les purs, bienheureux les persécutés... » Le monde de l'esclavage même ne l'a pas scandalisé ni apeuré.

Il a bien dit qu'il annonce « non la paix mais le glaive » (Mt 10,34) mais il a aussi dit : « Celui qui se sert du glaive, périra par le glaive » (Mt 26,52). En refusant de devenir roi, il a parlé de légions mais de légions d'anges. Il a vu les conséquences des épidémies, des famines et des pestes et il ne laisse qu'un message : « Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix; ce n'est pas comme la donne le monde que moi je vous la donne » (Jn, 14,27). Le message suprême c'est un message d'amour : « Ceci est mon commandement : que vous vous aimiez les uns

les autres, *comme je vous ai aimés.* » Mais comment nous a-t-il aimés ? Il nous révèle un amour sans limite : « Nul ne peut avoir d'amour plus grand que de donner sa vie pour ses amis » (Jn, 15,12-13). Que désire-t-il pour ses amis ? Simplement ceci : « Consacre-les dans la vérité » (Jn, 17,17). Le plus grand besoin du monde c'est la vérité qui délivre, ce sont les forces spirituelles qui proviennent de la paix, de l'amour : « Celui qui a mes commandements et qui les garde, voilà celui qui m'aime; et celui qui m'aime sera aimé de mon Père » (Jn, 14,21). Tous ceux qui acceptent sa doctrine, il les appelle ses amis et avec eux il veut former une *alliance*, une communauté, une église. Dans ce groupe ce n'est pas la richesse qui compte, ni la puissance internationale, mais la justice, le pardon aux ennemis, la vie pure, le partage des biens, la perfection spirituelle.

Cet exemple et ces leçons produisirent d'innombrables imitateurs : les apôtres, les saints, les missionnaires. Le royaume du Christ est un royaume de paix, de bonté et de réconciliation. La violence continue au coeur de l'histoire humaine, mais elle est toujours condamnée par le Christ. L'arme nouvelle qu'il a donnée à ses disciples, c'est l'amour. L'amour triomphera du désordre chez l'homme et entre les hommes. Si l'homme rencontre des événements et des états de violence, qu'il y voie la caractéristique d'un univers ravagé par le péché. Le chrétien doit combattre le péché mais il doit toujours respecter le pécheur. Supprimer partout et toujours la violence équivaldrait à supprimer le péché. *Le bon grain et l'ivraie grandiront ensemble dans le champ du Seigneur mais le chrétien est celui qui porte l'espérance de vaincre la violence.*

Les marxistes, comme tous les réalistes de la terre, peuvent croire que la violence est la réponse efficace aux problèmes de notre temps mais pourquoi les chrétiens douteraient-ils de l'efficacité propre de la charité ? Ainsi le signale Georges Cottier, o.p. : « Les intuitions d'un Gandhi ou d'un Martin Luther King n'ont pas reçu

parmi nous tous les développements qu'elles appellent »<sup>9</sup>. Le plus grand commentaire contemporain apporté à la doctrine du Christ est celui du Concile dans *Gaudium et Spes* qui signale « l'extrême nécessité d'un renouveau dans la formation des mentalités et d'un changement de ton dans l'opinion publique » (no 82). Les chrétiens doivent continuer l'esprit du Christ en l'adaptant à notre temps et être habités par une indéfectible espérance.

Paul VI disait le 14 novembre au nouvel ambassadeur du Brésil : « L'Église n'encourage pas les solutions violentes : elle refuse de se solidariser avec les expressions révolutionnaires. Ce serait trahir l'esprit du Christ qui, pour la rédemption des hommes, a répandu son sang, et non celui des autres. Mais elle ne se solidarise pas davantage avec les abus, avec les égoïsmes individuels et collectifs, avec les injustes oppressions. Toute son action vise à tonifier les forces morales des individus et des groupes, à promouvoir leur éducation, l'élévation de leur valeur humaine et chrétienne. C'est ainsi qu'elle les prépare à affronter de façon positive, dans la collaboration et dans la paix, les transformations désirées et nécessaires »<sup>10</sup>.

## CONCLUSION

Quelles sont les transformations désirées et nécessaires ? Tous les intellectuels et tous les universitaires chrétiens et non chrétiens doivent se réunir dans des congrès interdisciplinaires afin de prendre conscience de l'interaction des problèmes puis, avec une claire synthèse des situations et des fins auxquelles parvenir, analyser le présent, dénouer les noeuds gordiens et proposer les solutions qui reflètent l'esprit du Christ.

Le nouveau nom de la paix, disait Paul VI, c'est le développement. Mais « pour les nations comme pour les

---

9. Georges Cottier : Y a-t-il une doctrine chrétienne sur la violence ? dans *Semaine des intellectuels catholiques*, 1967, p. 112.

10. Osservatore Romano, édition française, 22 novembre 1968, p. 1 et 10.

personnes, l'avarice est la forme la plus évidente du sous-développement moral »<sup>11</sup>. L'avarice, c'est la recherche excessive du profit. Toute entreprise économique oblige les hommes à se mettre au service de la production, de la vente, de la technique et du rendement du capital investi. Les hommes deviennent, dans une économie aussi déshumanisée, serviteurs ou esclaves. Tout le système se matérialise : on finit par penser en termes de machines, en termes d'outils, en termes de salaires compressibles. L'homme n'entre plus en ligne de compte, sinon que d'une façon marginale. Le cri des hommes, celui qui s'exaspère parfois en colères et en violences, c'est celui qui demande *sur la terre* des conditions plus humaines et familiales de vie et de travail.

Ce cri nous oblige à revenir à une donnée essentielle : la destination universelle des biens de la terre. Tous les peuples doivent voir affluer une part juste des biens de la création. Les inventions doivent servir tous les hommes. La répartition des biens est une oeuvre de justice au lieu d'être un sujet de spéculation effrénée. Le ferment évangélique ne doit pas cesser de susciter dans le coeur humain une exigence incoercible de dignité.

Nous allons vers un monde de plus en plus solidaire où tous nous devons nous entraider. Mais cela ne veut pas dire qu'il doit y avoir intrusion des pays riches vers les pays pauvres ou intrusion des patrons riches dans la vie des pauvres. « La solidarité mondiale, toujours plus efficiente, doit permettre à tous les peuples de devenir eux-mêmes les artisans de leur destin »<sup>12</sup>. Ce n'est plus le paternalisme qui régit les relations entre les hommes mais l'organisation des hommes en corps intermédiaires où chacun doit respecter la liberté et la vocation propre des autres. Personne n'a à s'imposer en maîtres mais tous ont à s'offrir en collaborateurs. *La grâce libère le*

11. Paul VI, *Populorum progressio*, 26 mars 1967. Actes pontificaux, éd. Bellarmin, No 165, p. 12.

12. *Populorum progressio*, no 65. Ed. Bellarmin, p. 35.

*chrétien pour le service des hommes : c'est là qu'est la révolution profonde de l'Évangile et le sens profond du laïcat dont parle le Concile.*

Le programme des réformes pour les pays sous-développés — et nous sommes tous sous-développés en quelque sens — le plus moderne et de la plus grande portée, c'est le programme de Medellin, c'est-à-dire le document qui ramasse les études et conclusions de la seconde conférence générale de l'épiscopat latino-américain qui eut lieu à Medellin et qui fut inauguré par Paul VI lors du Congrès eucharistique de Bogota en août 1968.

Ce document décrit la misère des masses latino-américaines et il affirme que « comme fait collectif elle est une injustice qui crie vers le ciel », « injustice qui a son origine dans l'égoïsme humain... dans le déséquilibre intérieur de la liberté humaine ». Il faut un changement de structures mais surtout une conversion de l'homme.

Le point de départ consiste dans la formation de communautés où tous les citoyens, surtout ceux des classes populaires, connaissent une véritable participation, créatrice et effective, à la construction de la nouvelle société. Deux secteurs exigent une attention majeure, celui des paysans et celui des ouvriers.

Le système des entreprises en Amérique latine (et ailleurs) correspond à une fausse conception du droit de propriété des moyens de production et de la finalité elle-même de l'économie. L'entreprise, dans une économie véritablement humaine, ne s'identifie pas avec les maîtres du capital parce qu'elle est fondamentalement une communauté de personnes et une unité de travail, qui a besoin de capitaux pour la production de biens. Alors le programme de Medellin propose « la participation active de tous à la gestion de l'entreprise, selon des formes qui, pour sûr, devront être précisées ». Paul VI a aussi parlé de participation aux bénéfiques.

Plus pressante encore est l'organisation du monde paysan. Il y a une nécessité urgente d'une promotion humaine des populations paysannes et indigènes. Une redistribution des terres, quoique importante, ne suffit pas. Il faut organiser les paysans en corps intermédiaires, *surtout sous forme d'organisations coopératives*, et donner la possibilité aux centres ruraux de participer aux biens culturels, hygiéniques, hospitaliers, religieux, si nécessaires pour leur élévation morale et économique. C'est à partir de là que pourra commencer une certaine industrialisation, prévoyant à partir de ces unités plus développées, une intégration économique de tout un continent, mettant en évidence les droits de la personne et des corps intermédiaires.

Il faut insister sur la nécessité de vitaliser et fortifier l'organisation municipale et communale pour point de départ par une vie départementale, provinciale, régionale et nationale. Sans une conscience politique, commencée au plus bas échelon social, l'action éducatrice de l'Église se fait mal. *Or les chrétiens doivent considérer leur participation à la vie politique de la nation comme un devoir de conscience et comme un exercice de la charité, en son sens le plus noble et le plus efficace pour la vie de la communauté.*

Face aux problèmes des situations sociales injustes qui engendrent tant de violence, l'Église a décidé de mettre tout le poids de son action et tout le prestige qu'elle peut avoir pour inaugurer un programme qui, du plus bas échelon au plus haut, fera prendre conscience à tous de l'importance des questions sociales et des droits de la personne. La violence n'est ni chrétienne ni évangélique mais si on ne veut pas accepter les abus qui spéculent sur la patience d'un peuple et qui sont autant de provocations qui entraînent les explosions du désespoir, il faut que tous acquièrent un esprit vraiment social, imbu de justice et de charité en vue d'inaugurer

une oeuvre de rédemption des masses et de dignité de la personne<sup>13</sup>.

Il est certain que le monde actuel va vers une société porte son cancer, son enfer, mais que quelques social que dans l'entreprise industrielle. Le capitalisme doit évoluer vers certaines formes de socialisations. Le problème de la violence se situe justement dans la courbe aiguë de cette évolution. Nous avons un rôle formidable à jouer, nous les chrétiens, dans l'apparition de ce monde nouveau. Il ne nous faut pas seulement être présents, affirmer notre intelligence des événements mais il nous faudra mettre la main à la pâte, aller vers les pauvres et les déshérités, leur insuffler un nouvel esprit, un esprit de pentecôte, les organiser en corps intermédiaires, inventer des formules, créer des solutions nouvelles.

Camus, dans *La Peste*, nous a montré que toute société porte son cancer, son enfer mais que quelques hommes de bonne volonté peuvent aider les peuples et les cités à surmonter les crises. Nous avons moins besoin de guérilleros que de saints qui, à l'imitation de Jésus-Christ, rediraient sous mille formes pratiques la grande charte chrétienne des Béatitudes. Notre temps a autant besoin de pain quotidien que de la parole divine toute faite de justice et d'amour, parce qu'elle s'adresse aux hommes, toujours, comme à des amis ou à des frères. Les actes de violence sont souvent l'oeuvre d'impatients devant la léthargie et la démission des possédants. L'avoir accumulé rend individualiste c'est pourquoi il faut avoir comme n'ayant pas afin de garder un esprit ouvert au social et à la charité intelligente, c'est-à-dire qui ne perd jamais de vue mon frère l'homme qui a soif, qui a faim, qui est nu et qui symbolise le Christ quêteur notre amour sur les routes du monde.

---

13. Christus, revue mensuelle pour prêtres, Mexico, D.F., 1 novembre 1968. Ce numéro reproduit presque tous les documents de la rencontre de Medellin, dans la langue originale, l'espagnol.

## BIBLIOGRAPHIE

- En collaboration : A la recherche d'une théologie de la violence. Ed. du Cerf, 1968, 156 pp.
- En collaboration : La violence dans le monde actuel. Desclée, 1968, 290 pp.
- Georges Sorel : Réflexions sur la violence, Rivière, 1946, 458 pp. (1<sup>ière</sup> éd. en 1906).
- Merleau-Ponty : Humanisme et terreur, N.R.F., Paris, 1947.
- Gusdorf, Georges : La vertu de force, Paris, 1956.
- Nietzsche, F. : Ainsi parlait Zarathoustra — La volonté de puissance.
- Thierry Maulnier : Violence et conscience, Gallimard, 1945, 214 pp.
- Germàn Guzman Campos : Camilo Torres, Casterman, 1968, 316 pp.
- Le Guillou, O. Clément, J. Bosc : Evangile et révolution, Centurion, 1968, 128 pp.
- Che Guevara : Souvenirs de la guerre révolutionnaire, Maspero, 24 pp., 1968.  
Oeuvres révolutionnaires (1959-1967), Maspero, 1968, 308 pp.  
Le socialisme et l'homme, Maspero, 1968, 136 pp.
- Roger Garaudy : Le problème chinois, Seghers, 1967, 308 pp.
- Stokeley Carmichael, Charles Hamilton : Le Black Power, Payot, 1968, 220 pp.
- Martin Luther King : Où allons-nous ? Payot, 1968, 240 pp.  
La seule révolution, Casterman, 1968, 118 pp.
- En collaboration : La violence dans le monde actuel, Desclée, 1968, 290 pp. — Par le centre d'études de la civilisation contemporaine.
- Jean-Claude Soyeur : Non-violence, Ed. Familiales, Bruxelles, 1968, 112 pp.
- Malcolm X : Le pouvoir noir, Maspero, 1966, 208 pp.
- Semaine des Intellectuels catholiques, 1967 : La violence, 220 pp.
- Ricardo Rojo : Che Guevara, 1968, 220 pp., Seuil.
- Jean-Pierre Brulé : La nouvelle révolution de Mao, Centurion, 1967, 224 pp.
- Et de nombreux articles de revues, françaises, américaines et sud-américaines.

# L'esclavage de la liberté sexuelle

par Jules-Bernard Gingras

Ce n'est pas cet exposé qui changera le monde.

Car, comme le démontre le Dr. A. Carrel, auteur de « L'Homme cet Inconnu », la connaissance de la vertu n'a jamais rendu vertueux. Science n'est pas vertu.

La raison seule n'engendre pas l'action. St-Thomas l'avait prouvé avant lui.

La vérité, si elle n'est pas alliée à des éléments émotionnels ou passionnels, n'a pas d'organisme.

Aussi ne tomberai-je pas dans cette erreur commune aux jeunes professeurs; c'est encore un mot du Dr. Carrel : « qu'il suffit d'instruire les esprits pour former les coeurs et tremper les caractères ».

Une collégienne, dans une classe de formation humaine dans un bon collège de Pennsylvanie, se lève pour répondre à la question d'un professeur sur le rôle de la sexualité dans la vie : « Le sexe, dit-elle, c'est comme de la viande crue; quand on a faim, on en prend ».

La réponse nous paraît-elle choquante ou bien sommes-nous immunisés après une ère dans laquelle la liberté sexuelle a été regardée comme le grand émancipateur du genre humain, emprisonné entre les murs étroits de la morale ?

Le pansexualisme de Freud, fournissant enfin une formule avouable aux instincts inférieurs de l'homme pervers par la faute originelle, s'est en effet imposé au monde.

Aussi, depuis la fin de la dernière guerre mondiale, avons-nous assisté à une campagne de « libération ». Hommes, femmes, même les adolescents devaient être libérés des inhibitions d'une morale démodée.

Les émotions humaines, bâillonnées par la névrose et sur le point de devenir une cause de suffocation psychologique, devaient s'extérioriser.

Et à la place des ténèbres et de l'ombre, on promettait la lumière... le soleil de la science le jour et la nuit, les étoiles de la statistique.

Ainsi, pierre par pierre, la prison de la réserve féminine, de la pudeur, de la chasteté a été détruite.

C'était dans la presse étatsunienne un concert sans presque de note discordante.

À la faveur de l'euphorie générale, psychiatres et psychologues de formation freudienne étaient prêts à justifier toutes les aberrations des sens.

On préparait l'année des « parties raiding » et des cours de « sex-appeal ».

Car pour les éducateurs, c'était l'âge d'or de John Dewey et de S. Freud.

Dans les universités, les collèges et jusque dans les chaires de l'école primaire, on travaillait à la réhabilitation du sexe, ce grand méconnu, cette victime des siècles d'obscurantisme.

Maintenant, à la faveur du recul de l'histoire, une nouvelle génération de : *psychologues, sociologues et éducateurs* contemplant ce tableau et commencent à se poser des questions.

*Jusqu'à la revue « Better Homes and Gardens » qui, sous la plume de Howard Whitman, se demande, dans un article intitulé : « L'Esclavage de la Liberté Sexuelle », « Est-ce bien une prison que nous avons détruite ou n'est-ce pas plutôt la maison elle-même dans laquelle nous vivions, nous les hommes ? »*

Et se servant de statistiques officielles, Whitman note ce qui suit : « Les naissances illégitimes ont atteint le plus haut niveau jamais vu. Le Service de la santé publique des États-Unis porte le dernier total annuel à 176,000 — une augmentation de 36 pour cent en 6 ans. »

Les mamans de 40 pour cent des enfants illégitimes ont moins de 20 ans.

La syphilis, maladie vénérienne, a connu une nouvelle hausse, la première depuis 1948.

Les antibiotiques miraculeux, armes secrètes de la liberté sexuelle, devaient enrayer définitivement les maladies vénériennes.

Mais aujourd'hui, l'Association américaine d'hygiène sociale rapporte : « Le taux des maladies vénériennes s'élève à travers tous les États. Elle échappe à tout contrôle dans 35 États, comme une épidémie. Les prévisions pour cette année : 200,000 nouveaux cas de maladies vénériennes parmi les adolescents seulement ».

L'expérience sexuelle pré-nuptiale a été le premier champ d'expérience de l'ère de la liberté sexuelle.

Lier le sexe au mariage a été regardé comme puritain, comme vieux jeu... Et avec quel résultat ?

Les études d'aujourd'hui indiquent que près de 70 pour cent de nos (nouvelles) mariées ne sont pas vierges, que l'expérience pré-nuptiale est deux fois plus répandue qu'elle ne l'était dans la génération passée !

Voici un fait authentique :

Dans un centre urbain près de Chicago, une fiancée se rendit chez le médecin de l'école supérieure qu'elle avait fréquentée, pour un examen pré-nuptial.

Quand il exprima sa surprise de constater qu'elle était vierge et qu'il déclara que plus de 60 pour cent des jeunes filles de cette même école ne l'étaient pas, la fiancée fut abasourdie.

Elle rapporta cette observation du médecin à son ministre (presbytérien) qui fut indigné.

Il caractérisa la remarque du médecin comme « vicieuse et scandaleuse ». « Je compte de ces filles dans mon troupeau, dit-il, ce sont de bonnes filles ».

Il voulait même que le médecin soit chassé de la ville.

Au lieu de cela, le médecin le persuada de s'en tenir aux faits et d'attendre un mois pour conclure.

Dans ces 30 jours, les faits suivants ont été établis : Dans la même école « high school », une jeune fille se suicida parce qu'elle était enceinte, deux autres se firent avorter et une mettait au monde un enfant illégitime.

En 30 jours ! Dans la même école !

Dans un hôpital de Cleveland, 176 cas d'illégitimité ont été retracés et classifiés par un juge de la cour juvénile, Albert Woldman.

Il constata que la moyenne d'âge des mères était 14 ans et 6 mois.

« Dans une école moyenne (junior high), j'ai trouvé 50 cas de grossesse, dans une autre 35, et ceci dans une seule année » rapporte le juge Woldman.

Le problème en serait-il un de grande ville, un produit des « taudis » ?

Non.

Les manchettes des journaux en cette ère de liberté sexuelle indiquent que plusieurs villages, centres paisibles et résidentiels ont eu *leur part*.

Voici quelques manchettes :

*DE L'INDIANA* : « Des jeunes adolescentes arrêtées dans des orgies sexuelles ».

*DU MASSACHUSETTS* : « La police ferme un club sexuel de garçons et filles ».

*AU TEXAS* : « La police ferme le club dit : « des adolescentes non-vierges ».

*D'ILLINOIS* : « Le Club Sexuel des jeunes adolescentes scandalise la région ».

Et je pourrais en ajouter des centaines.

Dans une de nos universités de l'ouest, un professeur de psychologie décida de faire une enquête concernant « les fréquentations parmi la jeunesse collégiale ».

Il distribua un questionnaire aux étudiants mâles.

*Au juste*, quelles sortes de relations les garçons veulent-ils établir avec les jeunes filles qu'ils fréquentent ?

Le résultat de l'enquête se lit comme suit :

36 pour cent déclarèrent explicitement « qu'ils essaieraient d'aller à la limite des rapports sexuels avec une fille dès les trois premières sorties ». C'était la sorte de fréquentation qu'ils voulaient.

Un orienteur de la région de l'ouest a fait la même enquête avec un résultat à peu près identique, excepté que le pourcentage était 51.

Si la liberté sexuelle a été le seul but à atteindre dans l'ère de l'après-guerre, on y est certainement parvenu.

Nous avons accompli ce que le sociologue Piterim Sorokin de Harvard appelle : « une révolution sexuelle ».

Nous sommes allés plus loin.

Le Docteur Goodrich Schauffer de Portland, Oregon, a rapporté à un congrès sur l'obstétrique que l'Amérique en est rendue à « l'hystérie sexuelle ».

Et les éducateurs se demandent :

Est-ce bien ce qu'on nous avait promis ? Nous devions trouver, une fois les murs de la prison tombés, une nouvelle liberté de *l'esprit humain*, un contentement *émotionnel* qui serait comme un remède à toutes nos frustrations. Nous devons être expressément et créativement libres.

Et alors, plus de névrose, jamais !

C'est ce qui nous a été promis, mais ce que nous avons reçu, écrit Whitman, je l'ai vu gravé sur les visages d'une douzaine de jeunes filles assises en cercle dans une agence de service social à New York.

Chacune allait bientôt avoir un bébé. Nulle n'était mariée.

J'avais été invité à leur adresser la parole sur la nature de l'amour. C'est ce que je fis, mais ce qu'elles m'ont révélé semblait dépasser tout ce que je leur avais enseigné pendant mon entretien avec elles.

« Je ne crois pas que l'amour ait eu quelque chose à faire dans cela » me dit une des jeunes filles âgée de 19 ans, en parlant de l'expérience qui l'avait amenée ici. « Je connaissais très peu ce garçon et je ne l'ai pas revu depuis ». Pure sexualité animale !

Une autre dit : « Ça semblait très bien alors.

*Tout* ce que je voulais vraiment, c'était d'être populaire et d'être fréquentée.

*Je suppose* que les garçons s'attendent à cela. C'est ce que disaient les autres filles, et après tout, je n'étais pas la seule ».

Une autre fille, tranquille, au visage pâle, l'air abattu et un peu plus âgée que les autres, soit 22 ans, parla peu tant que je ne mentionnai pas « la loyauté » comme un élément de l'amour.

Alors, elle dit : « J'étais en amour, je ne désirais autre chose au monde que de l'éprouver, encore aujourd'hui, je le marierais. Je lui répétais souvent : nous devrions attendre, attendre... Mais il me dit que j'étais démodée et je me suis mise à le croire. Et *alors*, quand je me suis rendue compte de mon état, quand je lui ai dit... » La jeune fille éclata en sanglots.

Le reste de l'histoire était dans son dossier : quand elle a raconté ce qui lui arrivait, le garçon se fâcha, la blâma et l'abandonna.

Celles-ci étaient des filles pour qui la liberté sexuelle avait été un piège; elles y étaient entrées et avaient été prises à jamais.

*Mais, supposons qu'elles n'eussent pas été prises ?*

Dans les relations sexuelles illicites, même pour les « chanceuses », il y a la crainte constante de la grossesse, la crainte de la maladie vénérienne, la menace de l'abandon, le déchirement du cœur et enfin la perte du respect de soi-même.

Dans le passé, la morale a appuyé sur ces arguments pour pousser à la vertu.

Mais aujourd'hui, il y a d'autres arguments peut-être plus valides, à l'appui de la position morale. Ils s'élèvent à l'intérieur même de l'esprit humain et ont été découverts par les recherches persistantes des psychiatres et psychologues.

Quand le courant de la liberté sexuelle eut acquis une certaine force après la deuxième guerre mondiale; le Service de santé de San Francisco entreprit d'étudier attentivement la promiscuité sexuelle.

Au cours de quelques années, deux mille jeunes filles reçurent des traitements et des examens psychiatriques, non seulement pour leur aider à se rétablir, *mais* pour s'éclairer sur la promiscuité elle-même.

On voulait savoir qu'est-ce que ces filles avaient retiré de cette expérience défendue : en plaisirs ? en excitations ?

Quand l'étude fut achevée, la Clinique de San Francisco définit la promiscuité en deux mots : « maladie funeste ».

Ces filles s'étaient plongées dans la licence sexuelle pour s'évader de la réalité, des problèmes de la vie, comme tant d'autres qui s'endorment à l'aérol ou à l'héroïne.

La leçon qu'elles en retirèrent était la même : tandis que la réalité est parfois un chemin raboteux, l'évasion est un précipice... On peut en dire autant de l'alcool.

Même le plaisir transitoire était absent pour la plupart d'entre elles.

On a demandé à ces jeunes filles si l'activité sexuelle dans laquelle elles s'engageaient était « agréable » pour elles ?

*Selon* les avocats de la liberté sexuelle, on pouvait s'attendre à une affirmation enthousiaste.

*Mais* les enquêtes cliniques révélaient que pour un tiers des jeunes filles seulement l'expérience procura quelque « plaisir » ; *un autre tiers* définit les réactions comme un mélange de sentiments : « doutes, culpabilité et honte » ; *l'autre tiers* était divisé également entre des filles qui étaient « indifférentes » à l'expérience et d'autres qui l'ont décrit comme « définitivement désagréable ».

Le rapport clinique s'exprime ainsi :

Ces personnes ne se sont pas hasardées dans ces relations sexuelles uniquement pour s'attirer de la satisfaction, mais elles se sont plutôt servies de cette manifestation sexuelle comme d'une tentative pour résoudre d'autres problèmes.

Des études répétées vinrent confirmer les recherches de San Francisco, comme le font quotidiennement les expériences faites par les psychiatres dans le domaine sexuel.

L'expérience sexuelle illicite n'est pas un but en elle-même. C'est un symptôme, un symptôme d'éducation manquée.

Les enfants gâtés par leurs parents subissent un choc psychologique dès leur entrée dans la vie, même à l'école.

Ils n'ont jamais connu le refus, la contrainte, la contradiction.

Ils se révoltent alors contre le milieu social.

La débauche sexuelle est alors une façon de revanche contre toute autorité.

C'est aussi une compensation pour la désapprobation qu'ils sentent autour d'eux, ou encore la crainte de ne pas être acceptés.

Est-ce que la liberté sexuelle peut cicatriser ces plaintes morales ?

Nous avons la preuve du contraire.

Pendant cette même ère, quand la liberté sexuelle était acclamée comme une échappatoire au trouble émotif, un soulagement à l'étroitesse de la moralité parmi les personnes qui l'ont essayée, beaucoup sont devenues des cas mentaux.

*Elles ont réclamé l'acceptation* : Ce qu'elles ont trouvé, c'est la réalisation que par les relations sexuelles

illicites, elles ont servi à d'autres, mais n'ont pas été acceptées.

Les psychiatres auraient dû leur aider à réaliser que l'acceptation véritable vient tout d'abord d'une relation légitime entre personnes, par l'amour et dans le mariage.

*Elles se sont révoltées* : Mais *qui* ont-elles blessé ?

Comme elles acquièrent des connaissances et apprennent le mécanisme psychologique du « sado-masochisme », elles voient que la révolte sexuelle blesse non seulement les parents sévères, le compagnon ou la société en général, mais elles-mêmes aussi.

*Elles* sont des « sadiques » en faisant souffrir les autres et des « masochistes » en se faisant souffrir elles-mêmes.

L'abandon à la sexualité ne rendra pas les parents moins aigris, ni l'ami plus aimant...

Une thérapeutique efficace, doit être constructive : « améliorer la situation et non la rendre pire ».

Ainsi, loin d'éliminer ces problèmes, la liberté sexuelle a simplement enfoncé plus profondément dans la fange les malheureux individus.

Même pour les personnes sans problème complexe, l'ère de la liberté sexuelle étalait cette proposition tentante : « Peut-être qu'il vous manque quelque chose ».

Partout, depuis les panneaux-réclame extravagants jusqu'aux chansons d'amour, on prônait que le fruit défendu est toujours le meilleur.

Peut-être que dans votre paisible petite vie morale, dans votre beau petit mariage monogame, quelque chose de très excitant vous échappe.

Et alors quoi faire.

Le Dr. Abraham N. Frangblau, de New York, répond à la question d'un point de vue psychiatrique :

« La supposition, que le défendu est mieux et plus satisfaisant que le permis, est caractéristique de l'immatunité. Ceci est courant seulement chez ceux qui n'ont jamais connu les vraies joies des « heureuses relations conjugales ».

On ne voltige pas d'une fleur à l'autre parce que les satisfactions d'une telle hyper-activité sexuelle sont grandement extatiques.

On agit ainsi au contraire à cause de la pénible impuissance à trouver le bonheur (malgré toutes les apparences et toute leur vantardise) dans de frivoles et basses expériences sexuelles. Ceci conduit inexorablement à d'autres expériences, espérant chaque fois mieux.

Échapper à la réalité, quoique cela soit tentant, ne réussit pas plus pour la sexualité que pour l'alcool et les narcotiques.

La maladie est un fréquent effet de l'abandon à la sexualité, ce n'est tout de même pas le seul.

La déception en est un autre, ce qui est assez étrange. *Étrange*, parce que la déception était une misère humaine que les émancipateurs sexuels ont voulu bannir pour toujours.

L'ère de la liberté sexuelle a amené avec elle, ce que le professeur Frank W. Hoffer de l'Université de Virginie, appelait « l'orientation commerciale de la sexualité ».

Au lieu d'être une expression d'amour dans les liens sacrés du mariage, la sexualité était vue comme une source de profit matériel. Elle avait de la valeur et pouvait être négociée.

De nos jours, nos agences sociales et les départements policiers sont tous habitués de voir des jeunes filles se tenir dans les clubs de nuit et au coin des

cabarets, prêtes à échanger leur intimité contre une nuit d'ivresse et de plaisir dans des cabarets chics, ou pour un colifichet brillant obtenu lors d'une vente à l'encan.

« L'utilisation commerciale de la sexualité » a perverti une foule de jeunes gens d'un niveau social et économique élevé, ayant un bon foyer et un bon entourage familial.

Voyant la sexualité s'étaler sur les couvertures de livres, dans les annonces amusantes, dans des magazines scandaleux, dans le cinéma, la T.V., la chanson, il devient difficile de croire les parents, quand ils parlent des relations sexuelles comme étant quelque chose de sacré ou de l'amour comme étant un idéal.

Il y a la tendance compréhensible de considérer les parents comme étant démodés et même ignorants.

Voici comment un adolescent nous le dirait :

« Qu'est-ce que mes parents connaissent de la vie ? Ils sont mariés depuis 20 ans ! »

L'ère de la liberté sexuelle empêche les parents faibles d'affirmer à nouveau leurs principes de vie.

Une crue de fausse science a inondé le champ des valeurs humaines, laissant derrière elle un marais de boue morale.

Les parents qui croyaient en des principes de base solides, tels que la chasteté, la monogamie, la fidélité, sont dans la plus chaude confusion.

Nous sommes parvenus à une période où l'homosexualité a été virtuellement égalisée à l'hétérosexualité, dans certains milieux, comme une autre forme de l'adaptation humaine.

Il n'y a pas de limite au principe du pan-sexualisme. Les partisans les plus sophistiqués de la révolution sexuelle n'ont pas seulement demandé que l'homosexualité soit comprise, mais aussi acceptée.

En toute honnêteté, on a essayé de les comprendre.

Une compilation d'innombrables travaux et enquêtes a été faite, mais le résultat obtenu est ironique; plus nous comprenons l'homosexualité, moins elle peut être tolérée.

Plus nous l'étudions, plus nous apprécions la première leçon reçue par l'humanité sur ce sujet : « La Sainte Bible ».

Dans ces pages, l'homosexualité est décrite comme une « abomination ». L'humanité est avertie de reculer devant elle, de la combattre et de la fuir.

Est-ce que ceci était simplement du mortier pour bâtir un cachot moral ? Ou était-ce pour la protection de l'humanité ?

Le Dr. Edmund Bergler, psycho-analyste de New York faisait récemment un rapport sur les nombreux traitements cliniques des homosexuels.

Ses conclusions ont été un choc pour les défenseurs de la liberté sexuelle.

Il niait que l'homosexualité soit un état normal de l'adaptation pour certaines personnes (théorie souvent énoncée du troisième sexe, ou sexe « intermédiaire »).

*Cette notion*, dit le Dr. Bergler, est simplement « un argument utile aux homosexuels dans la défense de leur perversion. » Ce qu'il a trouvé, c'est une personnalité psychopathique, s'exprimant dans la conduite homosexuelle. Loin d'être « une destinée biologique », le Dr. Bergler conclut que l'homosexualité est une maladie de la personnalité ».

C'est une maladie qui peut être répandue. Comme le toxicomane en entraîne un autre, ainsi fait l'homosexuel.

Il peut infecter l'innocent par prosélytisme.

L'assaut à la morale dans une grande tentative de s'en libérer depuis la deuxième Grande Guerre, ne s'est pas arrêté aux portes du mariage.

Le mariage lui-même a été vu par les libérateurs comme une convention morale beaucoup trop rigide pour nos temps modernes.

*La notion* de l'homme et la femme demeurant loyaux et s'aimant jusqu'à la mort, leur semblait une contrainte affreuse et le fait qu'ils ont promis cela au pied de l'autel, n'était rien d'autre qu'un vestige des moeurs antiques ou du folklore.

La Bible, aux yeux des libérateurs, était dans l'erreur en inspirant à l'homme et à la femme de devenir « une seule chair ».

Qu'ont-ils gagné pour nous ?

C'est maintenant devenu une statistique très typique de l'époque : un quart de divorces pour tous les mariages.

Il a été prédit par des experts que des mariages célébrés cette année, un tiers finiront par des divorces avant quinze ans.

En tant que nation, les États-Unis à l'honneur : Les États-Unis surpassent toute l'Europe et les Amériques dans leur taux de divorces (trois fois celui de la France, presque quatre fois celui de l'Angleterre, six fois celui du Canada, et huit fois celui du Mexique).

Ce n'est pas que nos mariages ne puissent être heureux, mais que nos efforts pour les rendre ainsi ont été relâchés et viciés par une philosophie de laisser-aller.

Margaret Mead, anthropologue, voit la situation comme ceci :

« Ce qui est le plus sérieux aux États-Unis est que les gens entrent dans l'état du mariage avec l'idée que ça peut finir, que ce n'est pas pour longtemps ».

« Pourquoi n'auraient-ils pas cette idée ? » Cela fut le chant thème de l'ère de la liberté sexuelle.

Cette ère n'a pas été sans complications pour Gene Cavallero, maître d'hôtel du « Colony Restaurant » de New York, lieu très fréquenté par les célébrités. Il l'expliquait à un journaliste : « C'est un problème très difficile que d'avoir à placer ces gens, qui, d'une fois à l'autre ont changé leur compagnon légal. Habituellement, ils se marient dans un même cercle et nous devons essayer de les séparer pour ne pas que la présence d'un ex-mari ou d'une ex-épouse ne vienne troubler leur bonne digestion ».

« Un soir récemment, il y avait cinq couples à différentes tables, heureusement. J'ai sorti ma machine à additionner et j'en suis venu à conclure que 27 mariages étaient représentés par ces cinq couples ».

La monogamie, dans les cercles de célébrités, a fait place à ce que M. Lester Dearborn, conseiller matrimonial de Boston appelle la polygamie progressive.

Ceci est un moyen d'avoir plusieurs compagnons, mais un seul à la fois.

M. Dearborn, qui est président de l'Association américaine des conseillers matrimoniaux, ajoute ceci : « Ce sont simplement des aventures rendues légales pour éviter la mauvaise publicité et pour donner une certaine bonne conscience ».

L'idée d'un divorce éventuel partant des cercles de célébrités a pénétré jusque chez des citoyens bien tranquilles qui vivent dans des voisinages agréables, et qui ne figurent jamais sur les premières pages des journaux.

Le divorce leur a été apporté, non comme un symbole de défaite et la mort du mariage, mais comme un moyen de résoudre leurs problèmes et de se procurer une nouvelle vie.

Alors, on a fait des enquêtes. Et qu'a-t-on trouvé ?

On a trouvé, en étudiant des recensements, que les « remariages » sont pour 50 pour cent moins stables que les premiers mariages.

Louis I. Dublin, chef des statisticiens des États-Unis rapportait que : « la fréquence des divorces augmente substantiellement avec chaque mariage successif ».

Et c'est maintenant un axiome pour les psychiatres de dire que les gens inquiets qui courent au divorce, apportent leurs problèmes avec eux-mêmes, dans leur nouveau mariage.

À l'Organisation des divorcés anonymes de Chicago, dit M. Whitman, j'ai parlé avec un bon nombre de dames qui avaient été séduites par les colporteurs de liberté sexuelle; elles avaient rejeté le mariage moral « fait comme on dit, dans le Ciel » pour un nouveau numéro dans une cour de divorce.

Maintenant, la plupart d'entre elles souhaiteraient avoir une autre chance.

Elles ont trouvé que la difficulté n'était pas dans l'esprit mais dans le coeur.

Enfin, dans le divorce libre et facile, les promesses d'une grande liberté ont été trouvées vaines.

L'après-guerre, avec sa philosophie de la liberté sexuelle, a été loin de procurer cette liberté.

Au lieu de cela, il nous a fait connaître une nouvelle forme d'esclavage : l'esclavage de la névrose, de la maladaptation et du caprice.

Alors, où trouve-t-on la liberté ?

Où elle a toujours été; elle ne s'est pas égarée. Elle est toujours dans l'authentique réalisation sexuelle.

Le maximum de la satisfaction humaine de la chair et de l'esprit, prend racine dans les relations libres

et sans honte du mariage : deux individus croissant dans la loyauté et l'amour et formant une *seule chair*.

Et Whitman conclut :

Et maintenant, en observant un peu, n'avais-je pas raison de poser la question :

Est-ce une prison que nous avons détruite ou la maison dans laquelle nous vivions ? Notre maison est celle de nos enfants.

En conclusion : Ce mot du Dr A. Carrel :

« La liberté d'agir à sa guise n'a jamais attiré le bonheur ».

#### AUCUNE PERSONNE

**n'est autorisée à recueillir des abonnements ou des annonces pour la revue L'Action nationale à moins d'une lettre officielle signée par le directeur.**

**Dans la région de Sherbrooke, une personne donne un reçu sans valeur signé Dubois. Signez toujours votre chèque à l'ordre de L'Action nationale.**

# AU FOND DES CHOSES

par *Émile SOUCY*

Par l'entremise de la télévision, la population du Canada a pu assister à une conférence fédérale-provinciale, en février 1968.

Les appréciations des journalistes et des commentateurs à propos de ces assises reflètent les divergences et les divisions profondes dont souffre le Canada. Certains parlent de complète réussite alors que d'autres qualifient cette réunion de fiasco.

## **Centralisation**

Un point essentiel ressort de ces délibérations : c'est que toutes les provinces anglaises s'accordent avec le fédéral pour exiger la centralisation à Ottawa des pouvoirs et des sources de revenu. Vérité qui saute aux yeux de toute personne de bonne foi. D'ailleurs, cela était connu depuis un quart de siècle. Voilà donc le Québec acculé à la sécession.

## **États généraux**

Autre impression que laisse cette conférence : l'habileté des ténors de la politique à contourner et à ignorer les vrais problèmes que les États généraux du Canada français de novembre 1967, n'avaient pas craint d'attaquer :

1 — Le droit des nations (ou peuples) à disposer d'eux-mêmes.

2 — La cohabitation de deux peuples (ou communautés ethniques) dans un même pays.

3 — L'anglicisation (génocide à retardement) des minorités de langue française depuis cent ans.

Le mot génocide est un néologisme que le Petit Robert (1967) définit : destruction méthodique d'un groupe ethnique.

4 — La domination d'une nation (majorité anglophone) sur une autre nation (minorité francophone) depuis la Confédération. Conséquence naturelle; aspiration de la minorité française à son émancipation et à la souveraineté.

La conférence a aussi réussi à éviter de se prononcer sur les demandes du Québec de reprendre le domaine de la sécurité sociale, la radio, la télévision et la signature d'ententes avec les pays étrangers et les organismes internationaux sur des matières relevant de sa compétence.

### Temporiser

Clemenceau disait que la guerre est un problème trop grave pour le confier aux militaires. Évidemment, les problèmes politiques du Canada sont trop sérieux pour les laisser aux politiciens, eux qui sont passés maîtres dans l'art de temporiser, de ménager la chèvre et le chou, de remettre les décisions à plus tard, par le recours au procédé classique de confier à des comités l'étude des questions épineuses.

Le gouvernement fédéral avait préparé la conférence avec un soin que certains pourraient qualifier de machiavélique. Il importait de créer une diversion et d'aiguiller la discussion sur la voie d'évitement des palliatifs et des cataplasmes sur jambe de bois des droits de l'homme et de la Commission Laurendeau-Dunton.

La proposition de la délégation fédérale d'inclure les droits de l'homme dans une nouvelle constitution repose sur deux postulats : que la constitution est inviolable et que les gouvernements fédéraux et provinciaux assure-

ront la mise en vigueur dans toutes les provinces des articles relatifs aux droits de l'homme.

### Violations

Rosaire Morin a publié un article intitulé « Le statut particulier, illusion d'optique » dans l'Action nationale d'octobre 1967. (C.P. 189, Station N., Montréal, prix 75 cts). Le lecteur y trouvera la liste des violations de la constitution par le gouvernement central, lequel, dans notre régime démocratique, agit forcément selon la volonté de la majorité anglaise. Ce dossier couvre cinq pages de la revue. Ce projet d'une constitution protégeant les droits de l'homme équivaut un peu à la proposition d'un voleur de grand chemin qui offrirait aux honnêtes gens, comme preuve de sa conversion, d'ajouter un onzième article au Décalogue contre le vol à main armée.

Manning parlant pour sa province (Sask.) veut que Daniel Johnson garantisse de ne pas pratiquer « l'escalade » dans la demande de nouveaux pouvoirs. Les centralisateurs du Canada, eux, s'y connaissent dans « l'escalade » des invasions de la juridiction provinciale !

### Traquenard

Les minorités françaises se laisseront peut-être prendre à ce subterfuge, à ce stratagème, à ce traquenard d'une constitution modifiée, renouvelée, replâtrée, modernisée, rénovée, améliorée, rapatriée et tout ce que vous voudrez, mais les Québécois, peut-être pas.

François Mauriac écrit : « Je n'ai jamais pu attacher d'importance aux Constitutions. Je ne crois pas à leurs vertus qui sont les vices du peuple auquel on les impose; car il a vite fait de les plier au gré de ses intérêts ». Pour sa part, l'éminent homme d'État belge, Henri Spaak, a raison d'écrire que toutes les confédérations conduisent à l'État unitaire.

### État unitaire

La passe d'armes inattendue entre Daniel Johnson et le ministre de la Justice Pierre Elliott-Trudeau faillit compromettre tous les plans fédéraux. « Le député de Bagot » osait dire au « député de Mont-Royal » que son raisonnement conduisait à l'abolition des gouvernements provinciaux et à l'établissement d'un État unitaire comme le projetaient certains Pères de la Confédération et tel que certains fédéralistes le désirent encore. C'était là amener sur le tapis une question fondamentale, apte à provoquer un désaccord complet suivi du retrait de la délégation québécoise et la fin en queue de poisson de l'assemblée.

À ce propos, un adversaire de la Confédération, Aimé Dorion, avait prévu la tournure actuelle des événements. Le 16 février 1865 au cours du débat sur le projet de confédération, il déclarait : « Qu'est-ce que je découvre en fait d'agissement relativement à ce complot (scheme) ?

« L'Hon. député de Sherbrooke (Galt) au cours d'un dîner à Toronto, a déclaré aux délégués : Nous pouvons espérer que dans un avenir prochain, nous consentirons à entrer dans une union législative (État unitaire) au lieu d'une union fédérative telle que proposée présentement. Nous aurions tous désiré une union législative et une concentration de pouvoir comme cela existe en Angleterre... Mais nous avons trouvé impossible d'en arriver là tout de suite ? Je suis étonné de voir le député de Montréal-Ouest (McGee) favoriser un projet destiné à finir en union législative dont le but ne peut être que celui d'assimiler tout le pays selon le modèle du groupe dominant ».

Concernant les recommandations du rapport Laurendeau-Dunton et leur mise en vigueur, on sait que les opinions favorables exprimées par les premiers ministres ne peuvent lier les parlements provinciaux qui, en dernier ressort, décident sous la poussée imprévisible de la majorité des électeurs et des groupes de pression.

### Péréquation

Une question a absorbé une tranche considérable du temps de la rencontre fédérale-provinciale : les plaidoyers des quatre provinces de l'Atlantique en faveur de la majoration des paiements de péréquation. Seul un gouvernement central fort monopolisant les sources de revenu peut le faire. Ce qui sous-entend le dépouillement de l'État du Québec. Un nouvel argument a vu le jour : l'enseignement du français occasionne des dépenses d'où la nécessité de subsides supplémentaires aux provinces Maritimes. Invitation donc au fédéral de violer à nouveau la constitution en mettant le nez encore plus dans le domaine exclusivement provincial de l'éducation.

### Un tombeau

La Confédération a été le tombeau des minorités. Sous prétexte du bilinguisme, la Commission Laurendeau-Dunton fournit aux centralisateurs une raison de plus de préconiser la concentration des revenus et des compétences à Ottawa privant ainsi le Québec français des leviers de commande nécessaires à son émancipation et à son épanouissement.

Malgré son intention de les favoriser, la Commission impose aux minorités françaises une alternative angoissante : peuvent-elles espérer recevoir plus d'aide d'un gouvernement fédéral fort que d'un Québec fort ? Faut-il chercher à sauver les branches (les minorités) au risque de détruire le tronc de l'arbre (le Québec français) ? Sans le vouloir sans doute, la Commission Laurendeau-Dunton introduit un facteur de discorde au sein du Canada français.

Dans le fédéralisme, l'unité du Canada détruit l'unité du Canada français. C'est le vieil adage « diviser pour régner » dont bénéficie le Canada anglais.

Après avoir présenté avec instance à Ottawa une image aussi sombre des conditions économiques des Maritimes, l'avenir dira si, comme par le passé, les pre-

miers ministres raconteront aux électeurs aux prochaines élections, comment leur sage administration a assuré la prospérité générale. Expliqueront-ils aussi que le programme de l'opposition ne saurait apporter que le marasme et que le retour au pouvoir du même gouvernement constitue le seul gage de progrès ?

### Faux remède

En ce qui concerne l'infériorité économique de l'est, Bennett de la Colombie Canadienne, propose le faux remède de la fusion des provinces Maritimes. Il a failli aller au fond des choses lorsqu'il a mentionné que pour expédier des marchandises de Vancouver à Toronto les frais de transport sont deux fois plus hauts que pour envoyer ces mêmes marchandises de Toronto à Vancouver.

Cet énoncé suggère deux notions : l'inégalité des taux de transports et les distances énormes qui entravent le commerce entre les deux extrémités du territoire.

À titre d'exemple, avant la dernière Grande Guerre le Nouveau-Brunswick employait beaucoup de sapin (Douglas) de la Colombie Canadienne. Nul besoin d'une enquête Royale pour affirmer, de deux choses l'une, soit que les gens de l'est payaient un prix ruineux pour le sapin Douglas, ou soit que les chemins de fer devaient le transporter à perte, avec un déficit d'exploitation traduit en impôt sur les contribuables de tout le Canada. Résultat, baisse du niveau de vie partout.

Des économistes trouvent absurde la structure géographique du Canada — une bande de terre de 500 milles de largeur et de 4000 milles de longueur, sans aucune région chaude qui permettrait l'échange des produits du sud contre ceux du nord.

À l'unanimité la conférence d'Ottawa a adopté la proposition suivante : « La conférence reconnaît qu'ainsi que le propose la commission royale sur le bilinguisme

et le biculturalisme, et en toute justice, les Canadiens francophones n'habitant pas le Québec doivent jouir des mêmes droits que les Canadiens anglophones du Québec. »

Certes ce vœu provient d'une intention louable mais demandons-nous si sa réalisation est possible au moins au Nouveau-Brunswick, province qui compte 35.2 pour cent de francophones.

1 — Les anglophones du Québec jouissent d'un système scolaire autonome et parallèle. L'Association acadienne d'éducation à son congrès de Saint-Basile, N.-B. en 1966 a réclamé en vain un système séparé semblable à celui des anglophones du Québec. Les élèves de langue française représentent environ la moitié de la population scolaire du N.-B. Si nous ne pouvons obtenir un système d'éducation parallèle, peut-on imaginer que les Acadiens des autres provinces de l'est pourront jamais obtenir les mêmes privilèges dont jouissent les anglophones du Québec ?

2 — Les écoles anglaises du Québec sont subventionnées par l'État du Québec proportionnellement à la population totale et non selon le nombre d'élèves. Au N.-B. avant 1967 la province distribuait aux divers comtés, une subvention calculée sur la population totale. Voici le résultat. Les statistiques du recensement fédéral constataient que les familles des comtés de Charlotte et Saint-Jean comptaient trois enfants tandis que la famille française de Gloucester et Madawaska comptait une moyenne de cinq enfants. Une subvention scolaire proportionnelle à la population totale apportait beaucoup trop aux comtés anglais à petites familles et donc à moins d'élèves. C'était là un privilège dont jouissent depuis toujours les anglophones du Québec. C'est une illusion de croire que les provinces anglaises vont instaurer un tel régime de faveur pour les élèves de langue française. Au N.-B. il a fallu 30 ans de lutte pour obtenir en 1967 l'égalité dans le financement de l'école. Personne ne réclamera l'équi-

valent du traitement de faveur que reçoivent les anglophones du Québec sur le plan scolaire.

3 — Dans les autres domaines, quand bien même l'article 133 de la loi de l'Amérique du Nord Britannique qui protège les anglophones du Québec s'appliquerait au N.-B. il est douteux que les francophones réussiraient à assurer sa mise en oeuvre. Car divers facteurs contribuent à amoindrir l'influence de la minorité française. Dans un régime démocratique, tout premier ministre (qu'il soit d'un parti ou de l'autre) doit travailler à maintenir son parti au pouvoir en gouvernant selon les désirs de la majorité des votants. Les familles nombreuses se trouvent surtout parmi les Français, ce qui donne une population plus jeune, donc un fort pourcentage d'enfants en bas âge et sans droit de vote.

4 — De plus, sur le plan provincial, le recensement n'a pas lieu automatiquement tous les dix ans comme au fédéral. Ainsi le comté français de Madawaska avec une population (1961) de 38,983 élit 4 députés à l'Assemblée législative tandis que le comté anglais de Charlotte avec 23,285 de population (en 1961) y envoie aussi le même nombre de représentants.

5 — Les anglophones du Québec ont pour ainsi dire le monopole de la haute finance et des affaires, tandis que les Acadiens dans leur pauvreté ne peuvent guère influencer les partis politiques en gonflant leurs fonds électoraux.

6 — Autre considération, les francophones, à Frédéricton comme à Ottawa sont loin d'avoir la part qui leur reviendrait dans la fonction publique.

7 — Les Acadiens n'ont aucune part dans « l'establishment » dont on connaît l'influence à Fredericton comme à Ottawa.

8 — L'élément français est disséminé en 5 ou 6 groupes à la périphérie de la province, ce qui rend diffi-

cile toute action concertée à cause des distances. Tandis que la population anglaise occupe le centre des décisions, la capitale Fredericton et la région.

Somme toute, c'est une pure illusion d'espérer pour les Acadiens, les mêmes avantages dont jouissent les anglophones du Québec. Ces mêmes circonstances particulières au N.-B. rendent aussi impossible l'application des recommandations de la Commission Laurendeau-Dunton relativement au bilinguisme. Au cours de la conférence, Daniel Johnson a parlé d'aspirine à propos du bilinguisme et de l'insertion des droits de l'homme dans la constitution. Trop insister sur le bilinguisme peut devenir de l'arsenic pour les Acadiens du N.-B. Cela risquerait d'irriter la majorité anglaise. En cas de croisade anti-française, la minorité est bien mal organisée pour se défendre. Sans compter que plusieurs patrons anglophones peuvent congédier leurs employés français.

Tout le monde a profité de la conférence pour remâcher les rengaines à la mode sur l'unité nationale. Personne n'a mentionné l'opinion plus réaliste de John K. Galbrath (Week End 1967) : « Il y a certes une tendance qui pousse les peuples à se grouper en plus grandes unités économiques. Mais on ne voit dans le monde aucune tendance équivalente vers des unités politiques plus étendues. « Le nombre croissant des nations indépendantes qui siègent aux Nations-Unies confirme ce point de vue.

Le rapport Laurendeau-Dunton peut tourner en arsenic pour le Québec en lui donnant le faux espoir d'une égalité irréalisable dans la Confédération. Sous le prétexte d'aider aux branches (minorités), le rapport risque de nuire au tronc en l'incitant à rester sous la tutelle d'Ottawa.

La clôture de la conférence a donné l'impression aux télé-spectateurs que les participants ont vu arriver la fin de la séance avec satisfaction et soulagement. Pour un peu, l'euphorie pouvait dégénérer en une sorte de

baiser l'amourette comme pendant la révolution française. Ces démonstrations trop joyeuses réservent parfois des réveils cuisants pour les optimistes.

Une réaction se dessine dans le Canada anglais contre l'emprise des États-Unis dans le domaine économique. Quand le Canada anglais comprendra-t-il, qu'il est normal pour le Québec de chercher à secouer la domination de la majorité anglaise dans le domaine politique ? À défaut d'une telle compréhension, le navire de l'État risque de rencontrer prochainement des eaux dangereuses.

L'avenir du Canada français soulève de multiples problèmes complexes et controversés. Sur ce sujet, l'avis d'un hebdomadaire des États-Unis mérite d'être connu. « Je suis plus convaincu que jamais que toutes les minorités francophones en Amérique sont vouées à l'extinction si le Québec n'arrive pas, d'ici très peu d'années, à un statut autonome fort apparenté à l'indépendance. Car les minorités ne survivent que si elles sont le prolongement d'un État cohérent, relativement fort. Si on a horreur aujourd'hui de l'impérialisme politique, il n'en est pas moins vrai que l'impérialisme culturel et économique est fort à l'honneur. Et quand un État doit s'épuiser constamment à se défendre contre l'envahissement d'une puissance étrangère, il ne peut avoir l'énergie voulue pour rayonner à l'extérieur de ses frontières. » (Le Travailleur, Worcester Mass. 24 février 1966.)



### LA CIVILISATION ET LES CONTESTATAIRES

Certains croient que l'école neutre nous donne des esprits parfaitement adaptés à leur temps, parfaitement équilibrés, parfaitement supérieurs. Un siècle de lycée neutre, en France, nous montre par ses élèves contestataires ce que le Québec peut attendre d'une jeunesse qui ignore tout de la civilisation chrétienne et qui ne s'intéresse à aucun cours de catéchèse. Nous donnons l'exemple de Gheorghiu, cet auteur roumain qui a écrit **LA VINGT-CINQUIÈME HEURE**. Récemment, il s'est présenté, en soutane, à la tribune de l'amphithéâtre de l'université de Nanterre. Il veut parler. Un étudiant lui vole le micro. Voici la scène que décrit **PARIS-MATCH** (25 janvier 1969).

Son crucifix serré sur sa poitrine, Gheorghiu, nouvellement ordonné comme prêtre orthodoxe, écoute le jeune homme blond débiter une diatribe de Marx contre le christianisme.

Lorsque l'étudiant eut fini, le prêtre s'approcha de lui, le regarda et, d'une voix chantante, lui dit : « Merci mon frère ». Et l'étudiant de répliquer aussitôt : « Je ne suis pas ton frère ! » Le prêtre s'avance et l'embrasse sur les deux joues. L'étudiant se tourne vers ses camarades, tombe à genoux, joint les mains et crie : « Maintenant je crois », et il éclate de rire. La salle hurle et applaudit.

Ce Gheorghiu avait parcouru sous les huées les longs couloirs de la faculté. Il a l'habitude des situations difficiles, lui qui a connu les camps de concentration allemands et le matérialisme communiste. Il a même connu 49 camps de concentration. En 1963, il s'est fait prêtre orthodoxe : « J'ai, dit-il, tellement souffert que je ne peux plus me payer le luxe d'avoir peur. »

Il a donc accepté une invitation du Centre de la Recherche humaine pour donner une conférence aux étudiants de Nanterre. Il prend la parole : « J'ai toujours admiré Karl Marx. Je fais partie d'un prolétariat ecclésiastique que Marx n'a pas connu, celui qui marche en soutane et pieds nus. » — « Ta gueule, papa ! Vampire ! » — « Je suis un homme sans patrie, je n'ai pas le droit de vote, je suis devenu curé parce que j'avais soif de liberté. » — « Parlons-en, anarchiste ! »

Un autre étudiant blond aux cheveux très longs s'est approché de lui et lui arrache son crucifix. Il le jette par terre et le piétine. « Salaud ! — Dégueulasse ! — Sortez-le » réclament d'autres étudiants en se précipitant vers l'agresseur. Modérés et contestataires s'empoignent dans une mêlée furieuse.

« On m'a enlevé ma croix pectorale. Mais c'est mieux pour un chrétien de la porter sur le dos », dit Gheorghiu. Mais maintenant c'est un membre des comités d'action qui s'empare du micro : « L'acte qui vient d'être commis ne dépend pas du comité », précise-t-il devant leur invité.

Gheorghiu reprend le micro et cette fois s'y cramponne : « Mes chers anges... vous faites partie de la nation la plus intelligente de la terre... Vous êtes des vedettes plus grandes que Brigitte Bardot... mais vous avez tout renié. »

Les filles commencent à s'insulter entre elles : « Ça vous gêne de voir un homme libre ? » — « Ça paye bien d'être un homme libre ! » Gheorghiu parle des camps de concentration. On entend : « Crève, martyr ! »

Il a quitté la salle par la sortie de secours, mais il est quand même content. Il a tenu trois quarts d'heure : « Je pensais qu'au bout de dix minutes on me sortirait. C'est un exploit ».

**LE CONSEIL SUPÉRIEUR DE L'ÉDUCATION ET LE BILL 85**

Vraiment le Conseil supérieur de l'éducation ne craint aucun ridicule.

Il y a eu les événements de Saint-Léonard où, depuis plusieurs mois, la question linguistique prenait une importance telle que les journaux ne cessaient de nous en parler tous les jours.

Il y a eu un Comité parlementaire chargé d'étudier cette question complexe.

Une cinquantaine de rapports ont été déposés.

Un mois plus tard arrive, dans toute son officialité, le Conseil supérieur de l'éducation : « Oyez ! Oyez ! Sa Majesté arrive ! L'oracle va parler ! »

Et que va dire cette montagne ?

Le Devoir parle de document. Un autre journal parle d'opinion. Un autre lui attribue le pouvoir de trancher la question. La masse énorme, si lente à se mouvoir, chargée de ses rapports, immenses et ennuyants, pleins d'ambiguïtés et de thèses cachées, a décidé d'accoucher d'une souris.

Quelle souris ?

Il propose solennellement, avec son énergie coutumière, chargé qu'il est des destinées du Québec, de surseoir au bill 85 et de continuer le même libéralisme scolaire qu'hier, comme si rien ne s'était passé.

Après ce jugement de Salomon, pondéreusement, drapé dans sa vertu supérieure et ses vues profondes, son avis ne tient aucunement compte de toutes les distinctions qui ont été apportées depuis plusieurs mois. Il a donné sa sentence ! Le Conseil se retire !

Il dit que nous devons respecter tous les droits, collectifs et privés. Mais lesquels sont prioritaires ? Il demande de respecter le choix de la langue d'enseignement par les parents. Mais quels parents ? Allons-nous laisser s'approfondir le fouillis et les ravages du bilinguisme menacer notre avenir ?

Il ne règle rien. Il ne se compromet pas. Visage parfait d'un corps bilingue. Sans épine dorsale, il penche des deux côtés à la fois. Il ne domine rien, il ne résout rien, il prend bien garde de se compromettre. Hiératique et faussement impartial, il n'est que ridicule avec ses opinions qui arrivent six mois trop tard. Le pays marche à un autre rythme.

## UN PROPAGANDISTE INTÉRESSÉ

M. Guy Rocher s'était fait, sans aucune pudeur ou modestie, le vendeur du Rapport Parent dont il était un des auteurs. Finalement, grâce aux ripostes et à un départ pour recyclage, nous avons fini par ne plus l'entendre avec ses accusations générales, ses affirmations roses et son ton d'apologète buté.

Maintenant c'est au tour de M. David Munroe. Il a réussi à devenir vice-président du Conseil supérieur de l'éducation où il continue sa propagande en faveur d'un Rapport Parent intégral.

Au Collège Marianopolis, il attaque tous ceux qui s'opposent à la réforme de sa réforme. Il croit naïvement que sa réforme était la dernière, la meilleure. Il est payé pour nous la vendre. Il oublie être un des principaux auteurs de ce chaos et de cette baisse générale de la formation humaine. Il essaie de nous le faire oublier en mettant la faute sur les autres.

Ce propagandiste ne semble pas s'apercevoir du fouillis indescriptible où sa réforme nous a conduits. Son Rapport demandait des écoles polyvalentes de 1000 à 1200 élèves. Jamais il n'a dit un mot devant les écoles monstrueuses que l'on construisait pour y parquer le plus grand nombre possible d'élèves, en s'appuyant sur les mêmes principes que l'on trouvait dans son Rapport Parent (*l'efficacité au lieu de la culture*).

Jamais il n'a paru entendre la colère des parents qui monte de partout devant le gâchis culturel de nos écoles et devant la déchristianisation par grignotement continué auquel nous a acculés le Rapport Parent avec ses structures déconfectionnalisées et ses écoles pour masses hétérogènes et sans unité d'esprit.

Il ferait bien mieux de se faire et de laisser ceux qui « vivent » sa réforme, entreprendre la réforme de sa réforme avec plus de bon sens, plus de réalisme et plus d'éveil d'esprit aux valeurs fondamentales de l'éducation et de la formation de l'homme. Il est vrai, d'ailleurs, que le zèle imbécile et fanatique de quelques fonctionnaires a réussi à vicier même le meilleur de son Rapport. Qu'il étudie donc la situation de fait dont il est un des responsables et qu'il cherche les meilleurs moyens de nous sortir de cette confusion et de ce chaos que nous avons déjà sous les yeux. (*The Gazette*, mardi, 18 mars 1969, p. 3).

## TORONTO ET DE GAULLE

Le Devoir, samedi 25 janvier 1969, présentait en bloc-notes sous la plume de M. Claude Ryan une analyse de la presse torontoise vraiment remarquable. Il signale que sur la question des droits linguistiques les trois principaux journaux de Toronto ont radicalement évolué mais...

« Là où l'allergie monte à la surface, c'est quand il est question des pouvoirs du Québec, et notamment de toute idée ou initiative pouvant ressembler de près ou de loin à une souveraineté québécoise accrue, que ce soit sous la forme du statut particulier, de l'État associé, ou, à plus forte raison, de l'indépendance. Là-dessus, les trois journaux de Toronto sont, à des degrés et sous des formes variables, intraitables. Le *Star* est volontiers brutal. Le *Globe and Mail* est plutôt enclin au sarcasme... Depuis l'avènement de M. Trudeau, le dialogue a été rompu. Une ligne de démarcation a été fixée, qui va jusqu'au statut particulier exclusivement. Au-delà de cette ligne on ne discute plus. On condamne, on rejette, on exclut, on ridiculise, au besoin on menace. Mais on n'étudie plus. On n'accueille plus rien. On refuse de discuter...

« Que de Gaulle, à la suite des événements de juillet 1967, soit perçu au Canada anglais avec une certaine appréhension, cela se comprend aisément. On ne peut manquer, de Montréal, de trouver cette appréhension excessive, de la comparer à certains jours à une obsession. On a peine à croire que cet homme possède seulement la moitié du génie maléfique qu'on lui prête. Mais encore une fois, cela passe, cela est accueilli avec un sourire patient, jusqu'au moment où les victimes de cette obsession ne sont pas conduites par leur maladie à fausser simplement les faits...

« Le nom même de de Gaulle est devenu, pour eux, une obsession. Ils ne peuvent pas entendre ce nom sans penser tout de suite au mal. Ce fixisme même rend leur attitude ridicule et suspecte. On les lisait depuis quelques mois avec déception et chagrin. On les a lus, ces jours derniers, en éclatant de rire. C'est d'autant plus dommage qu'on a été habitué, de leur part, dans la plupart des autres domaines, à des normes d'intelligence et de sérieux tout à fait remarquables. »

## QUE SERONS-NOUS EN L'AN 2000 ?

Il existe des « faits porteurs de l'avenir ». Ces faits bâtiront une société et une économie nouvelles. Leur mobilité sera modifiée par la participation populaire. Leur dimension sera affectée par les décisions à prendre dans le présent. Mais de plus en plus le progrès technique laisse entrevoir la croissance économique et la planification réfléchie orientée vers la prospective entrevue. L'avenir de l'homme croît avec le développement de la société.

### *Conception de l'avenir*

Si les exposés économiques de base présentés par les états généraux semblent l'addition des bilans de l'industrie, du commerce, de la finance, des ressources naturelles et du secteur public, ils représentent une vision nouvelle de l'avenir et une approche de travail différente des méthodes habituelles.

Comme nos actes et nos décisions d'aujourd'hui déterminent l'avenir, il nous semble profitable de nous décider collectivement à un avenir meilleur, de le concevoir, de le rechercher et de le bâtir. Vouloir son avenir pour la nation canadienne-française, c'est déjà réaliser un progrès sensible. Choisir une société où il sera demain agréable de vivre découle de l'option de la présente génération. Accomplir cette réalisation devient une manifestation de la volonté. La nation qui veut collectivement une vie économique prospère s'en donne les moyens et consent les efforts nécessaires.

### *Transformations nécessaires*

Voulons-nous apporter les transformations nécessaires à l'économie du Québec ? Quel mode de vie désirons-nous pour l'an 2000 ? Dans les 31 prochaines années, voulons-nous élever notre niveau de vie autant qu'en un siècle passé ? Comment alors augmenter notre capacité de production ? Quelles sont les industries dont la croissance est élevée à court terme comme à moyen terme ? L'aménagement même de notre territoire doit-il converger vers un bien-être accru ? Alors toute notre conception de la société doit être réfléchie et toute notre action planifiée.

La transformation voulue exigera toutefois le remplacement des structures démodées, la disparition des métiers désuets, l'abandon des travaux inutiles et l'élimination des coûts anormaux. Elle nécessitera, entre autres conditions, un choix judicieux des objectifs, un taux de placement élevé, un indice de consommation modéré, une politique fiscale dirigée, une productivité relevée et un développement considérable du secteur coopératif.

#### *Concours indispensables*

Pour échapper à l'actuelle occupation des intérêts américains, le Québec de l'avenir devra être associé à l'Europe et tourné vers le monde. Il devra évoluer dans les transformations continues de l'économie européenne. Les concours particuliers de la Scandinavie et du Marché Commun contribueront à la rapidité même de notre croissance économique et ils assureront à l'Amérique l'existence d'une société originale et prospère.

Autrement, nous accepterions la domination économique américaine, sans aucun espoir de compétition. Imbriqués dans la production américaine, nous ne serons jamais des concurrents valables. Alliés à la technique française et à la science française, les Québécois de l'an 2000 auraient dépassé les laideurs industrielles et ils seraient transplantés dans l'ère de la science.

#### *Réflexions*

Puissent ces réflexions fragmentaires conduire des équipes de chercheurs à réfléchir sur cet avenir à construire ! Nous n'avons pas la prétention de prédire l'avenir ni de donner des réponses précises aux multiples questions soulevées par la conception de cet avenir. Nous croyons toutefois que nos travaux, malgré toutes leurs lacunes et toutes leurs faiblesses, susciteront chez les gouvernants le réel désir de travailler profondément dans la vision de l'avenir et qu'ils inspireront, à tous les dirigeants de la société, la volonté irrésistible de concevoir et de bâtir le Québec de l'an 2000.

*Rosaire Morin*

## De la propagande tendancieuse

Nous sommes en faveur d'une initiation sexuelle à l'école secondaire.

Mais pas n'importe laquelle.

Pourquoi le journal LA PRESSE cherche-t-il à faire de la réclame pour un disque tant discuté ? (Samedi, 22 février 1969, p. 61). Qui n'est accepté ni par les psychologues, ni les pédagogues, ni par les parents. Ni surtout par les parents qui croient que le corps humain est un chef-d'oeuvre de Dieu et qui le disent.

La journaliste a décidé de se moquer de toute la population de Chêneville. A priori, elle la croit arriérée parce que cette population ne peut jouir des lumières dont on profiterait à la ville.

Mais de quelles lumières spéciales peut jouir cette journaliste ?

Les parents, même de Montréal, jugent irrecevable le disque **Ton sexe et l'autre**, que les auteurs disent avoir composé pour des jeunes de 12-13 ans.

Les parents chrétiens demandent une éducation à l'amour, à la valorisation de la personne et à une élévation du sens moral.

En tous ces domaines, le disque est inférieur au médiocre.

La population de Chêneville a raison : elle a un jugement plus sûr de ce qui convient aux enfants que telle journaliste et tels « experts ».

Le disque n'a pas de valeur pédagogique ni chrétienne.

Il doit être refusé. Surtout par les aumôniers qui gardent une parcelle de jugement.

Pourquoi LA PRESSE met-elle de l'avant cette propagande commerciale plus troublante que formatrice ?

Les parents de Chêneville ont raison.

Que les vendeurs, colporteurs et annonceurs d'un produit frelaté cessent d'imposer leur pacotille !

Nous ne voulons pas moins d'éducation sexuelle à l'école mais de la meilleure !

J. C.

# Nos historiques relations franco-amérindiennes<sup>1</sup>

par René BONIN

Guides patriotiques, nos états généraux assument la généreuse mission de nous orienter vers un Canada français uni, fort et libre, maître de son destin, sur son sol ancestral. Groupant aux assises la majeure part de son élite, représentative de ses habitants, ils engagent notre nation canadienne-française à s'affirmer entière et identique à elle-même. Ces conditions requièrent une volonté collective, un sens de continuité, puisée dans son essence et dans ses fondements, autant qu'aiguillée vers un avenir prometteur.

L'aspiration vers cet idéal national suppose une mystique profonde, un passé vécu, possédé. Une rétrospective dans le cours de l'histoire chez notre peuple de langue et de culture françaises replonge dans les circonstances envoûtantes de sa fondation en terre canadienne. Au rappel des Héros et des grandes Âmes, à l'oeuvre en ces heures premières et décisives, elle remet en lumière les composantes exclusives à notre nation.

Quand, au nom du roi de France, le navigateur Jean Verrazano reconnaît des côtes méridionales du continent, il examine la configuration des lieux, scrute la vie et les moeurs chez les Amérindiens avoisinants et en perçoit les rivalités. Ce précurseur détermine la possibilité d'un établissement français et consacre au territoire choisi l'appellation de Nouvelle-France. Ainsi renseigné, le marinier Jacques Cartier se rend à l'embouchure du fleuve Saint-Laurent, dans le royaume algonquin du Canada, déjà désigné sous ce vocable significatif de la Bourgade souveraine. Il en prend possession à Gaspé,

---

1. Ce texte a été présenté comme mémoire à la Commission générale des états généraux.

fixant ainsi l'entreprise française au Nouveau-Monde, parmi les Algonquins et les Hurons. S'accomplit un échange de civilités et de bonnes grâces. Acceptations et orientation déterminantes, ces trois peuples se conviennent. En dépit des difficultés inhérentes à l'époque, le départ commence sous ces bons augures.

Avant d'asseoir le gouvernement du Canada franco-amérindien et d'y entreprendre la colonisation française, Samuel de Champlain, à son tour, s'entend avec les Alliés hurons et algonquins. Son geste historique magnifie l'entreprise française. Le rapprochement et l'union volontaire grandissent dans l'harmonie. Aucun autre conquérant sur le continent américain ne s'assure, avec autant de loyauté, des préludes aussi nobles. Rencontre, pourparlers avec les tribus amies, discours conclusif du Sagamo montagnais algonquin, Anadabijou, l'accord fraternel se scelle à la Pointe-aux-Alouettes, au pied de la butte Saint-Mathieu, en face du poste de traite à Tadoussac, à l'embouchure du Saguenay.

Première entente de l'espèce en Amérique, le Traité reconnaît l'allégeance au Roi de France, l'établissement illimité de Français au Canada, en ce temps, le neuf juin mil six cent trois, strictement compris dans la vallée laurentienne depuis sa source aux Grands Lacs et déjà visitée par Jacques Cartier jusqu'à la Bourgade d'Hoche-laga et à son Mont-Royal. Le contrat stipule, sous condition expresse et suprême, la participation française aux guerres amérindiennes dans le camp des Alliés hurons et algonquins.

Champlain nous transmet, lui-même, le récit de l'événement.

« Ayant bien pétuné, le grand sagamo Anadabijou commença à faire sa harangue à tous, parlant posément, s'arrêtant quelquefois un peu, et puis reprenant sa parole en leur disant que véritablement ils devaient être fort contents d'avoir Sa dite Majesté pour ami.

« Ils répondirent tous d'une voix : « Ha, ha, ha ! », qui est à dire : oui, oui, oui.

« Lui, continuant toujours sa dite harangue, dit qu'il était fort aise que Sa dite Majesté peuplât leur terre et fit la guerre à leurs ennemis; qu'il n'y avait nation au monde à qui ils voulussent plus de bien qu'aux Français. Enfin, il leur fit entendre à tous le bien et l'utilité qu'ils pourraient recevoir de Sa dite Majesté ».

L'invitation de la part du chef amérindien grave, dans l'Histoire, la *Grande Charte* de l'établissement français au Canada. Sur la foi de la parole donnée, symbolisée au pétunement en commun avec le calumet de paix, découlent la cohabitation des deux peuples et le rayonnement de la culture française. En collaboration mutuelle, ils forgeront les constituants de la nation canadienne, sous la protection et l'assistance du Royaume de France. Hurons et Algonquins ne pouvaient réserver d'accueil plus cordial.

Cette louable prévenance d'un Traité d'alliance donne immédiatement ses heureux résultats. En représailles contre l'annihilation antérieure de la bourgade algonquine d'Hochelaga, les Alliés portent victorieusement la guerre dans le territoire iroquois, somme toute, l'actuel État du Nouvel-York. Sans fléchissement durant tout le Régime français, même encore après son renversement, Hurons et Algonquins, Canadiens de temps immémorial, côte à côte avec nous Français, Canadiens aussi depuis la venue de Jacques Cartier, avons livré ensemble les bons combats, jusqu'à l'holocauste, qu'illustre à jamais l'héroïque défense du Long-Sault, sous le commandement du capitaine Adam Dollard des Ormeaux, du sagamo huron Anahotaha et du sagamo algonquin Mitiouenny.

Nos ancêtres ont accompli davantage. Ils ont achevé l'accord décisif entre les Amérindiens eux-mêmes et entériné la paix avec les Iroquois, dans l'île de Montréal, le quatre août mil sept cent un. Maintenant pourchassés

par les Coloniaux anglais, qu'ils appellent Yankais, les Iroquois alliés trouvent refuge au Canada, avec établissement à Kanaouaké, autrement dit Caughnaouaga, ou Grand Saut. Dans le Norembègue, aujourd'hui le Maine, traqués par les Yankais bostonnais, nos alliés Abénaquis répondent : « Les Français sont nos frères; nous avons même foi et mêmes prières ». Il n'en faut pas davantage pour démontrer indubitablement la communion de pensée et d'action entre nous Canadiens, d'origines française et amérindienne. Cette harmonie, toujours présente, témoigne l'élévation de leur aventure commune en terre canadienne, sur les deux rives laurentiennes depuis l'embouchure du Grand Fleuve et ses estafettes, l'Acadie, Terre-Neuve et les îles de la Madeleine, jusqu'aux Grands Lacs en passant par la Huronie, terre sacrée de nos Saints Martyrs où, à Sainte-Marie-du-Saut, le quatorze juin mil six cent soixante et onze, Nicolas Perrot négocie et réalise le deuxième Traité de l'expansion canadienne.

Hélas, l'occupation anglaise, avec la participation des milices yankaises, vient tout rompre et tout briser. En claustration, le Canada français se voit résorbé en une immense réserve, résistante, combattive, tenace, tandis que le Canada amérindien subit un éparpillement plus ou moins isolant. À son avènement, le Régime confédératif anglicisant accapare le nom de Canada et suscite de la confusion parmi les groupes ethniques opposés. Avec le temps, entre le Canada français et le Canada amérindien, le vide se remet à se combler. Peu à peu, les deux peuples tendront à reconstituer la nation jadis unie, si entreprenante et si progressive.

Nos états généraux du Canada français sauront-ils faire le pont et regrouper les éléments dispersés ? Le précieux héritage leur échoit. Il incombe aux délégués de ranimer la fidélité aux stipulations des traités, de Tadoussac, de Sainte-Marie-du-Saut, de Montréal, toujours en vigueur. Sans ce passé, nous n'habiterions probablement pas ce sol béni de nos ancêtres. L'honneur et la reconnaissance doivent en perpétuer l'actualité humanisante et bienfaisante.

# VIE CULTURELLE



## POÈMES\*

de Pierrette Micheloud

### HEURE PREMIÈRE

Folles forêts en flammes au bout du monde  
Je vous ai portées de tant de nuits secrètes,  
Mes yeux s'ouvrent de douceur surnaturelle  
Comme s'ils n'avaient jamais été de souffrance  
Ni les durs chemins qui travaillent la terre.

De ce qu'ils m'ont appris, je sais que parfois  
Capturé par une ivresse de lumière  
Le regard peut toucher la pointe inhumaine  
Du bleu et percer la furieuse cloison  
Qui sépare le coeur de sa solitude  
L'épouse répudiée qu'il porte en veuvage.

Est-ce de la vision peut-être ébauchée  
De ces noces au temps de leur intime fête  
Que ton souvenir lentement me revient ?

---

\* Madame Micheloud, d'origine valaisanne (Suisse), vit alternativement à Paris et à Belmont (Suisse). Elle a publié plusieurs recueils de poèmes, dont chez Seghers, « Points suspendus » et « Tant qu'ira le Vent »; chez La Baconnière « Passionnément » et « Valais de Coeur »; et chez Ned, « Enfant de Salmacès ».

Cette heure, je suis assez seule de vie  
 Pour entendre la mort. C'est comme ton pas  
 Nu dont l'approche redresse les fougères  
 Sous les brumes froides du petit matin.

Le lac intense est là gardé par les cimes  
 Aux flèches tendues. Je t'attends à fleur d'eau  
 Et je t'attends au fond de sa profondeur  
 Où les deux rives séparées se rejoignent.

Tu m'apparaîtras d'un souffle d'air et d'ombres  
 Encor diffuses parmi celles des pierres  
 Jusqu'au premier regard échangé. Moment  
 Qui éclatera sur nous comme une bulle  
 D'églantine précoce à son arbrisseau.

## HEURE DEUXIÈME

D'ailes qui paraissent de métal  
 Oiseau qui survole sans faillir  
 À hauteur de la neige rêvée  
 L'heure incluse au seul aveu de l'aube.

Celle qui passe à travers les feuilles  
 À l'orée du silence et de l'eau  
 Si nette dans ton oeil d'altitude,  
 Nul ne sait hormis le souvenir  
 Quelle frêle écorce a tressailli  
 De mystère au toucher de ses doigts.

Oiseau des hautes neiges d'été  
 Bleu d'entre le songe et la lumière  
 Ne lance pas encore ton chant.  
 Aussi longtemps que tu le pourras  
 Laisse-la marcher dans ce nuage  
 De légère forêt dispersée.

**HEURE ONZIÈME**

Je dis PARIS et les montagnes chancellent  
Hautes qui sont en moi ferveur du silence  
Et celles que la terre assume en ce val  
Où rien ne la sépare de sa jeunesse;

Je dis PARIS et des orages se lèvent.  
Si les arbres étaient sorbiers ou bouleaux  
Leurs branches se verraient soudain dépouillées  
Mais ici ce n'est plus que de temps à autre  
Un arole au-dessus des forêts massives  
À force d'amour accepté par le roc;

Je dis PARIS et comme au plus menaçant  
Des cris d'alarme ils sortent de leurs racines  
L'écorce ravinée d'existences craque  
Sève ou sang, c'est la même chose qui coule  
La flaque répond de la blessure au vent  
Qui chasse plus loin les oiseaux foudroyés;

Je dis PARIS et les cascades tarissent,  
Les chèvres sauvages soeurs de la licorne  
Interrompues dans leurs noces fabuleuses  
Bêlent au désastre et par décret du dieu  
Jaloux le feu de la géhenne s'allume  
Dans le rectangle agrandi de leurs pupilles.

PARIS . . . Pourquoi la brûlure de ce nom  
Que je croyais englouti dans les eaux mortes ?  
N'avons-nous pas mordu le fer et l'airain  
Quand on allait mendiant un brin d'herbe au jour  
Sans voir qu'il succombait de longue famine;  
Quand on marchait dans les dédales du vide  
Appelant une voix, cherchant un regard;  
Quand les mots d'ordre étaient MENTIR et FLATTER;  
Quand les mouches volaient des ombres stagnantes  
Saccageant de nos yeux la fraîcheur alpestre,

Quand des colonnes serties de présomptions  
En rangs serrés écorchaient le soleil . . .

Assez ! Les montagnes désertent leur paix  
Et les lacs asséchés ouvrent des abîmes.

Âme de mon âme enfrens le maléfice.

Âme . . . Peut-être ce désir ? ce visage ?  
Ou ce signe frappé dans l'oeil du destin  
Qui pour devenir la semence légère  
Des fleurs devait longtemps me faire éprouver  
Que plus dur, que plus tranchant que le granit  
Était le coeur anonyme de la foule.

## CYCLE

Parce que c'est la nuit  
Et que tu dors  
Et que les paupières de ton sommeil  
Sont comme des oiseaux morts,

Parce que tu dors  
Avec les nuits sur tes paupières,  
Je pense à la Terre  
Qui nous a donné à boire de son lait  
Et de ses entrailles à manger  
Avec tout leur suc et tout leur fiel,

La terre  
Qui s'ouvrira un jour  
Indifférente  
Et nous voilà l'humus

Et nous voilà des fleurs  
Et le pollen que le vent sème  
Et le miel des abeilles.  
Nous voilà l'herbe  
Et les arbres et la résine . . .  
Nous voilà les nuages  
Et nous voilà la pluie  
Qui retombe sur nous-mêmes . . .

Et ce sera toujours la terre pour nos corps.

Mais parce que tu dors  
Et que tu marches  
À l'autre bout de ta présence  
Et que l'ombre te désincarne

Je pense à Dieu  
Qui nous a laissé mordre à sa flamme

Dieu  
En qui nous serons  
Chacun  
À la mesure de soi-même

Et nous voilà l'espace où se recréent les mondes . . .

Et parce que tu dors  
Avec ton coeur sur ta souffrance  
Je pense à la Terre  
Où l'homme tient Dieu entre ses mains.

Je pense  
À la fleur que nous serons

Avec tout l'infini d'une âme sur sa tige.

# Miroirs fauves d'Alma de Chantal<sup>1</sup>

par *Henri MÉTIVIER*

Si l'on excepte Guy Robert, Marie Laberge, Suzanne Paradis pour un ou deux livres et Alma de Chantal, les éditions Garneau semblent avoir une nette prédilection pour la niaiserie, la mièvrerie et la banalité. À la limite, elles pourraient bien se spécialiser dans la publication de traités sur la composition des jus de tomate et autres légumes ou de monographies qui s'attacheraient à retracer scrupuleusement les influences de la lecture du bréviaire dans la vie spirituelle des ultramontains. Je ne verrais pas pourquoi enfin elles ne créeraient pas une collection dont le but exclusif serait de rééditer les oeuvres canadiennes avant 1492. Cette maison bien assise (au sens rimbaldien du terme) dans le terroir québécois évolue à un rythme de tortue dont on aurait brisé les pattes et se replie dans un conservatisme de ceintures fléchées et de chapeaux de castor. Trêve de flatteries... et voyons de plus près ce deuxième recueil de poèmes d'Alma de Chantal.

Toute cette poésie s'inscrit sous le signe de la fragilité et de l'appréhension constante du réel. Mais cette réalité, ces paysages, qui se parent d'abord de la fascination du rêve et de la distance, se révèlent aussitôt vécue pleine de déceptions et vide de tous les espoirs que l'on plaçait en elle. Par une sorte de retournement subit et imprévisible, elle tend alors à démasquer les apparences mais sans colère. C'est avec une violence contenue ou réprimée qu'elle cherche à saisir l'instant malgré une conscience grandissante de l'inutilité d'une telle entreprise. Le poète s'approche de l'objet ou de l'être qu'elle veut saisir pour s'apercevoir immédiatement qu tout lui échappe. Chaque tentative se solde par un échec ou un aveu d'impuissance.

---

1. *Miroirs fauves*, Québec, éditions Garneau, 1968.

« O douce forfaiture ...  
La mort  
Déjà vit dans le paysage ... »

À cet égard, la structure même du poème est très significative; quelques vers d'abord respirant le calme et soudain la rupture s'amorce presque toujours vers la fin, habituellement dans la dernière phrase. Le renversement s'opère de façon inattendue comme sous l'effet maléfique de la fatalité. On pourrait sans doute parler d'une espèce de démission face au monde, d'une impossibilité de l'assumer tel qu'il se manifeste quotidiennement.

Cependant Alma de Chantal ne maîtrise pas toujours cet art difficile du poème court qu'ont si habilement pratiqué les Japonais. Peut-être notre lourd esprit occidental, pétri de raisonnements et d'arguments, obsédé par une recherche de la construction, se sent-il mal à l'aise lorsqu'il s'agit de formes fluides et d'aquarelles. Toujours est-il que le poème frôle de temps à autre la facilité et la banalité et ne possède pas alors cette force concentrée qu'on est en droit d'exiger de lui. La moindre faille prend ici des proportions démesurées, le cliché le plus innocent comme cette « perle nacrée », ou ces « pleurs faciles », ou encore ces « mots graciles » dénature tout le texte et en restreint la portée. On a aussi l'impression que le poème est constitué d'éléments juxtaposés et qu'il perd parfois de son intensité, le rythme alors souffre de claudication et l'absence fréquente de verbe l'empêche de se dérouler harmonieusement. Maintes réussites toutefois prouvent qu'Alma de Chantal avec une plus grande exigence peut faire une poésie honnête, en ce sens que les moyens utilisés correspondraient au but poursuivi. Je songe particulièrement à ce *Petit Requiem* où tous les mots et toutes les images concourent à tracer une vision forte et cohérente.

## LES CRIS DE PIERRE CHÂTILLON

par Henri Métivier

Quelques poètes de ces dernières années ont amorcé un retour à ce qui s'apparenterait vaguement au primitif et à l'instinct, à une simplicité proche de la chanson, recherchant d'abord et avant tout un contenu idéologique et méprisant souvent la forme. Ils veulent d'abord faire table rase d'un certain héritage de traditions ou de concepts désuets. Ils essaient de répondre à l'exigence de l'impulsion et s'insurgent implicitement contre l'esthétisme. Voilà sans doute une saine réaction, mais qui rapidement dégénère dans la plupart des cas en verbiage et conduit presque fatalement à la débauche de mots. Le recueil de poèmes de Pierre Châtillon, *Les Cris*, semble s'inscrire dans ce mouvement avec les qualités et les défauts qui le caractérisent.

L'erreur d'aiguillage de cette poésie serait de croire que littérature et dévouement vont de pair, que les recherches d'ordre formel réduisent nécessairement la portée d'un langage et le jette à coup sûr dans l'artifice. Mais à force de chercher délibérément la spontanéité, l'on retombe dans un autre carcan tout aussi contraignant que celui qu'on avait voulu éviter. Il n'y a rien en effet de plus factice que celui qui veut à tout prix atteindre le naturel. Inévitablement on frôle la simple confiance qui n'a pas subi cette transmutation, cette alchimie qui fait d'*Une Saison en Enfer* non seulement une confession, mais surtout une oeuvre d'art.

Les bêtes reconnaissent nos pas. Mes enfants m'apprenaient à appeler les oiseaux par leurs noms. Ensemble nous ramassions des branches pour le feu du soir. Chaque matin, j'écoutais la mer dans la main de ma femme. Chaque soir, j'écrivais avec mes doigts dans le sable de sa chair.

Le cheminement de *Cris* prend naissance dans le rejet de valeurs surtout religieuses et qui auraient contribué à déshumaniser l'homme. Le poète opère alors un

violent et inconditionnel retour à un monde de liberté recouvrée où la chair et la nature se réaccorderaient. L'homme souhaite aussi pouvoir s'engendrer lui-même et briser de cette façon l'inexorable chaîne de l'hérédité. L'influence conjointe d'un Rimbaud et d'un Whitman n'est pas sans marquer la longue suite qui ouvre le livre et dans laquelle des thèmes comme le refus pur, la jeunesse brimée, le regret de ne pas avoir suffisamment vécu et surtout la nostalgie d'une liberté qu'il faut maintenant acquérir s'enchevêtrent mais sans parvenir cependant à composer une vision globale. On accuse l'homme d'être responsable d'un univers inhabitable, on voudrait à tout prix le nier.

*« ... je refuse d'être né de l'homme ... »*

*« ... l'homme est toute la tragédie, et qu'un retour seulement — que je voulais tenter — aux classes primitives pouvait donner la vie parfaite. »*

*Livre d'herbes* accomplit le deuxième temps où le poète tente la réconciliation avec une nature cosmique et régénératrice. Je ne comprends toutefois pas pourquoi Châtillon se sent alors obligé d'utiliser à plusieurs reprises une syntaxe ou un vocabulaire propres à la langue populaire. Qu'apportent de plus au poème le ya (il y a) ou la suppression de l'e muet. Je ne crois pas qu'on puisse rendre accessible la poésie en la crétinissant; Robert Desnos s'est servi à l'occasion de cette langue parlée mais seulement lorsque son poème cherchait à se calquer sur la chanson. Et d'ailleurs sans toujours atteindre à la parfaite réussite. Par contre, cette seconde partie comporte de bons textes où la passion et l'amour sont célébrés comme des conditions indispensables à la venue de cette existence souhaitée. Châtillon sait alors être tendre tout en évitant la mièvrerie; je pense particulièrement au texte qui débute ainsi, « Une tendresse immense monte au long de toi ... ».

Dans la dernière partie du recueil, le poète développe un thème précédemment esquissé, celui du soleil. Il remplace d'une certaine façon la divinité abstraite, se

conçoit comme une présence qui n'exige pas l'acte de foi aveugle et à demi justifié. C'est le temps du renouvellement, la venue de cette vie pleine et sensuelle qui redéfinit l'âme, l'occasion enfin de s'emparer sans restriction de cette *nourriture terrestre*. Ces poèmes exaltent la passion et la vie totale parce que libérées des schémas préconçus. Le poète nie le savoir, voudrait tout réapprendre avec le seul instrument des sens.

« *J'ai voulu tout savoir  
alors qu'il fallait tout aimer...* »  
« *Je pense avec ma peau  
Car j'aime Dieu avec mes sens.* »

Malgré les multiples invocations au soleil qui suivent, le poète ne semble pas ébaucher la nouvelle métaphysique à laquelle il aspire obscurément. Il faut lire les très beaux textes mexicains ou égyptiens consacrés au soleil pour sentir la différence qui existe entre un simple poème souvent maladroit et une prière passionnée, aux dimensions mythiques. De même l'eau, élément féminin dans plusieurs mythologies, ne dépasse pas le niveau de l'image banale et cent fois rebattue. Dans la poésie de Châtillon, le symbole est souvent trop évident, trop concerté pour apprivoiser l'obscur.

« *or voici que j'émerge avec la mer à mon côté flanc  
à flanc comme une épouse heureuse,...* »

Ce que Châtillon n'a pas su éviter, c'est le chaos qui est loin d'annoncer une possible genèse et qui s'assimile plutôt à la confusion. Pourtant il y avait matière suffisante pour faire une oeuvre valable et le projet ne manquait pas de grandeur. Seulement il faudra bien cesser un jour de créer de l'éphémère et de croire qu'on écrit comme on éjacule. Assez de jeteurs de mots qui encombrèrent actuellement les bureaux déjà trop exigus des éditeurs; ceux-ci auraient par ailleurs avantage à plus exiger de leurs auteurs, surtout lorsqu'ils ont du talent. Encore est-il nécessaire de travailler ferme, sinon nous aurons à explorer longtemps cette littérature d'amateurs ou de dillettantes où les exceptions sont malheureusement rares.

# Qui gouverne au Québec?<sup>1</sup>

par François-Albert ANGERS

Un journal du soir rapportait hier une nouvelle vraiment invraisemblable, et de nature à nous laisser croire que nous serions encore au Québec en quelque « république de bananes », dirigée par un gouvernement qui accepterait le statut de « roi nègre ». J'ai voulu croire d'abord qu'il y avait là une de ces déformations, parfois malicieuses des faits, dont il arrive trop souvent aux journalistes de se rendre coupables contre les hommes ou les institutions qu'ils veulent déprécier. Mais la lecture du texte de la nouvelle ne paraît pas laisser de place pour l'indulgence envers un certain Conseil de l'industrie, composé d'hommes d'affaires et récemment nommé par le gouvernement du Québec, vu les déclarations rapportées de certains de ses membres. J'espère encore pour eux, et pour l'avenir de l'initiative privée en ce pays, qu'ils voudront démentir formellement la nouvelle et contester la vigueur de ce commentaire.

Ce nouveau Conseil de l'Industrie, selon la nouvelle, se comporterait comme une sorte de super-monopole dictant ses vues au gouvernement et lui demandant de lui rendre des comptes. Et pour commencer, il aurait convoqué, pour leur demander de se justifier devant lui de leurs opinions nationalistes, quatre ministres qui seraient particulièrement suspects au monde des affaires. « Ces messieurs, aurait dit un membre dudit Conseil, devront répondre à des questions concernant leur unilinguisme français, l'avenir constitutionnel du Québec, etc. ». Un autre, président de compagnie, aurait dit : « Lorsque nous soumettrons des recommandations au

---

1. Ce texte a été donné à Radio-Canada en commentaire.

gouvernement, nous entendons bien qu'elles soient appliquées. Nous avons maintenant l'outil qu'il nous faut avec ce Conseil pour forcer le gouvernement à agir. »

Encore une fois, j'espère rêver ou être la victime d'une fantaisie journalistique. Quant à moi, il y a longtemps que je pense à la nécessité d'un organisme par le truchement duquel le gouvernement devrait établir des relations directes avec le monde des affaires. Mais en vue de pouvoir obtenir des conseils et la collaboration nécessaire pour la mise en oeuvre de la politique gouvernementale; non pas pour que le gouvernement devienne le prisonnier d'une junte capitaliste, lui dictant les conditions selon lesquelles elle voudra bien travailler au développement du Québec.

Les dernières assises des états généraux du Canada français ont fait ressortir très clairement que le peuple du Québec veut être gouverné, mais par son gouvernement; et non par des intérêts financiers. Dans cette perspective, c'est au gouvernement d'avoir une politique; non pas au Conseil de l'Industrie de prétendre en imposer une au gouvernement. C'est au ministre du Plan ou au Premier Ministre de convoquer le Conseil à son cabinet, pour établir la collaboration nécessaire à la réalisation de cette politique; non pas au Conseil à convoquer des ministres pour les passer en jugement. Aux réunions avec ce Conseil, c'est des moyens efficaces de favoriser le développement économique qu'on doit parler; non pas des questions constitutionnelles qui ne sont pas de la compétence ni psychologique ni juridique du monde des affaires. Toute autre attitude des hommes d'affaires, ainsi constitués en institution, est grossière indécence ou indécatesse, sinon intolérable outrecuidance.

Espérons que la situation décrite par la nouvelle d'hier sera rectifiée ou corrigée au plus tôt dans le meilleur intérêt de toutes les parties concernées. Certes, je suis le premier à admettre que les capitaux privés ont le droit d'attendre et même d'exiger d'un gouvernement

certaines garanties de stabilité et de sécurité; comme je suis le premier à admettre que sans l'existence de ces garanties, aucune collectivité comme aucun gouvernement dans notre situation n'obtiendra en fait le climat psychologique favorable à un développement économique sain et ordonné. Il ne s'agit donc pas de se payer de mots. Mais les garanties dont il s'agit sont de l'ordre de la protection des droits de la propriété; elles n'ont rien à voir avec les droits linguistiques ou constitutionnels. Les opinions que les hommes d'affaires ont le droit d'entretenir à ce sujet comme citoyens, c'est dans leurs autres associations, non pas au Conseil de l'Industrie, qu'il leur est convenable de les faire valoir.



# “L'esprit révolutionnaire dans la littérature canadienne-française” de Joseph Costisella

par *Gustave LAMARCHE*, c.s.v.

Les lecteurs de L'Action nationale seront peut-être surpris de voir un « vieil ecclésiastique », — comme m'ont appelé quelquefois les journaux, — louer ici un jeune laïc assez révolutionnaire et pas très tendre pour la vieille Église canadienne. Mais j'avais mes raisons, que je vous énumère, vous laissant à juger si elles sont valables.

La première est l'amitié. Avant de connaître Joseph COSTISELLA, je me suis d'abord lié à lui par la reconnaissance. Je trouvais admirable, en effet, que cet étranger (vous savez que s'il est d'adoption québécoise, depuis dix ans, il est d'éducation française et de naissance autrichienne), que cet étranger, ayant à peine mis les pieds au pays, se soit aperçu de notre malheur invétéré et nous l'ait révélé mieux que d'autres par deux livres retentissants : *Le Scandale des Écoles Séparées en Ontario*, qui lui valut la mention de « personnalité de l'année 1962 » par le journal le *Droit* d'Ottawa; et *Peuple de la Nuit, histoire des Québécois*, 1965, traduit en anglais pour consommation spéciale, et dédié « À TOUS LES HÉROS DU PEUPLE QUÉBÉCOIS QUI SE SONT DRESSÉS CONTRE L'OPPRESSION COLONIALISTE ET ONT PAYÉ DE LEUR SANG OU DE LEUR LIBERTÉ LA LIBÉRATION DE TOUT LEUR PEUPLE. » Les vérités que disaient ces deux livres, je les croyais vraies depuis longtemps, mais de les entendre dire par un homme du dehors, ce m'était une confirmation précieuse, et, je dois le dire, une clarté nouvelle. — Plus récemment, j'ai connu Joseph Costi-

sella pour le splendide travail social chrétien et national qu'il a accompli à la revue sulpicienne *Monde Nouveau*, travail presque trop beau puisque la revue s'est éteinte peu après le numéro scandaleux sur l'indépendance du Québec. Enfin, — et je vous demande humblement pardon, — j'ai connu notre auteur en politique ! C'était autour du petit parti révolutionnaire appelé *Ralliement National*, dont je trouvais le programme admirable et sur qui je tâchai avec une discrétion relative, d'appeler quelques bénédictions du ciel. (Je suis fort persuadé que politique sans religion c'est une perversion, et que religion sans politique c'est une illusion). (Si chacune tient sa place et si elles font amitié, un peu comme l'ange et l'homme, la *nature des choses* est observée, et le bonheur, terrestre puis céleste, est assuré). Entre Joseph Costisella et moi, c'était peut-être précisément l'amitié de la politique et de la religion, mais renforcée par d'autres goûts communs, vous allez le voir.

La deuxième raison de mon intérêt est en effet l'amour des lettres, en quoi je rencontre notre auteur, antérieurement maître d'humanités latines, profession dans laquelle j'ai moi-même fait carrière, devenu par son livre d'aujourd'hui critique de lettres québécoises. Le livre dangereux que nous lançons à travers les remous du Saint-Laurent, — mais en deçà de notre ancienne propriété des chutes du Niagara, — n'est pas principalement une oeuvre de critique littéraire, mais il a deux mérites, entre autres, dans ce domaine. D'abord il nous restitue des documents trop oubliés par nos compilateurs : par exemple l'éloquence de Papineau, que je trouve aussi brutale et belle que celle du paysan du Danube et parfois, toutes proportions gardées, que celle de Démosthènes dégorgeant ses Philippiques; par exemple encore, l'éloquence de nos Bossuets coloniaux défendant le Trône et l'Autel. En outre, notre auteur nous fait lire certains morceaux de poésie que nos historiens de la littérature nationale ignoraient : il y en a de Barthe, de Doutre, de Garneau et surtout de Chauveau qui auraient droit à des places d'anthologie; et, d'autre part, il fait remonter dans le rang certains des

ancêtres, comme Crémazie, Fréchette, et même Chapman, que nous avons trop tendance à déclarer vieux et révolus.

Ma troisième raison est l'amour de la vérité historique quelle qu'elle soit. Si j'ai péché, dans mon existence, je veux que mon historien le dise, comme Marc, Luc et Matthieu ont fort bien dit les péchés de Simon-Pierre. Le livre de Joseph Costisella dit des choses très dures à l'endroit de notre haute Église. Il montre qu'elle ne fut pas toujours d'accord avec notre peuple pour ressentir les souffrances résultant d'une occupation étrangère décidée à tout pour supprimer ce peuple. Nous assistons, de la part de l'occupant, à un chantage à la juridiction : Évêques, restez tranquilles, ou vous n'êtes plus évêques; et de la part des évêques vis-à-vis du peuple, à une espèce de chantage à la Providence : Ne résistez pas, ou Dieu qui dirige tout n'est plus avec vous. Quand on y pense bien, on est forcé de dire, — et je le dis, — que nos évêques allaient un peu loin dans le geste bénisseur à l'adresse du maître britannique. Ils allaient, par exemple, jusqu'à célébrer le noble caractère de George III qui régna sur nous de 1760 à 1820; je ne juge pas George III, mais si je m'en rapporte à Chesterton, le caractère de ce monarque présentait des failles. « La tradition anglaise, dit cet écrivain, avait alors pour tenants deux des hommes les plus stupides que l'humanité ait jamais supportés : George III et (Lord) Bute. » — L'erreur de notre épiscopat ne venait certes pas d'un trop peu d'amour pour le peuple. Qui voudrait croire que Bourget et Laflèche, pour n'en nommer que deux, n'aient pas aimé passionnément leur troupeau, jusque dans le temporel ? L'erreur venait d'une mauvaise interprétation théologique. L'auto-détermination ne circulait pas alors, comme aujourd'hui, sur tous les chemins. Pour ne pas tomber en Locke (John) et Rousseau, nos évêques tombaient en Bossuet, gallican et absolutiste, et derrière lui — car l'inspiration est certaine — en Thomas Hobbes. Ainsi, pas de résistance au pouvoir établi, fût-il insupportable, sauf celles de la patience et de la prière. Nous savons aujourd'hui que n'importe quel peuple, colonisé ou fédé-

ralisé, peut désirer un statut souverain s'il est assez structuré, homogène et décidé. Le pouvoir établi passe après le peuple à établir. — Quand vous en aurez assez, à ma suite, des diatribes insensées de Dessauls, de Joseph Doutre et d'Arthur Buies, contre à peu près tout ce qui portait le nom de Clerc, Joseph Costisella vous apprendra que Bourget, pour sa part, se vit obligé de *résister* au Conseil Privé de Sa Majesté Victoria dans l'affaire Guilbord, et que la « guerre sainte » menée par notre Haute Église contre toute forme de libéralisme fut arrêtée par une Église plus haute encore : celle de Rome (fin de l'article 2 du chapitre III). Le dernier chapitre nous montre en Mercier l'homme qui a su faire la synthèse, qui a compris que la liberté et l'autorité sont des amies nécessaires, et de même le spirituel et le temporel, la religion et la politique, chapitre réconfortant qui se termine par le testament du champion, — Mercier toujours dans le discours fameux du 4 avril 1893 :

« Debout comme un homme libre sur la terre d'Amérique, je défends la cause sacrée de mes compatriotes... Vous avez la dépendance coloniale, je vous offre l'indépendance... Vous n'êtes qu'une colonie ignorée du monde entier, je vous offre de devenir un grand peuple, reconnu et respecté parmi les nations libres. Hommes, femmes et enfants, à vous de choisir; vous pouvez rester esclaves dans l'état de colonie, ou devenir indépendants et libres, au milieu des autres peuples qui vous convient au banquet des nations. »

Lisons le livre révolutionnaire de Joseph Costisella selon toute la bonne foi qui l'a inspiré, et nous y trouverons, sans scandale de faibles ou de Pharisien, une meilleure histoire de notre politique et de nos lettres, avec quantité de leçons pour les années brûlantes que nous vivons, — années qui semblent être, avec quelque retard, celles du banquet où nous conviait Mercier.



Nos annonceurs participent à la vie de la revue...  
Nos lecteurs sont tous intéressés à leur succès...  
Ils les consultent d'abord...

## RÉPERTOIRE DES RUBRIQUES

**Assurances générales**

**Assurance-vie**

**Automobile**

**Banques**

**Editions**

**Imprimerie**

**Librairie**

**Opticiens d'Ordonnance**

**Papeterie**

**Photographie**

**Placements**

**Pompes à eau**

**Quincaillerie**

**Tondeuses**

**NOS ANNONCEURS**

## RÉPERTOIRE DES NOMS

Alliance Mutuelle-vie	La Sauvegarde
Banque Canadienne Nationale	La Solidarité
Brochu, T.	Lauzier, papetier
Chevrier, Normand	L'Economie
Canadienne Mercantile	Lebeau, G.
Canadienne Nationale	Marchand, Sarto
Distilleries Melchers Ltée	Meunier, John
Dorais, Jean-Louis	Michon
Dubé, Oscar & Cie Inc.	Montréal Oxygène
Etco Photo Color Ltée	Pilon, librairie
Faucher & Fils	Pomponnette
Fides	Robillard, Michel
Générale de Commerce	Roy, Edouard
Groupe Commerce	Séguin, Paul-Emile
Houde, G.-E.	Splendide (brassière)
Jetté, J.-W.	Thérien Frères
Justin	Viau, Lucien
La Familiale	Victory (Convoyeurs)
Langlois, Thomas	
Lanthier, Roger	

\$32 MILLIONS DE PRIMES SOUS-  
CRITES ANNUELLEMENT

\$60 MILLIONS D'ACTIFS

300,000 ASSURÉS

---

UNE GRANDE FIERTÉ D'ÊTRE CANA-  
DIEN FRANÇAIS ET LE GROUPE LE  
PLUS IMPORTANT DU QUÉBEC.

Les Compagnies d'Assurance

**GÉNÉRALE DE COMMERCE  
CANADIENNE MERCANTILE  
CANADIENNE NATIONALE**

Siège social St-Hyacinthe, Qué.

**GROUPE**



**Commerce**

---

## ASSURANCES GÉNÉRALES

---

Consultez

ROGER LANTHIER

à

671-4828

671-1953

---

## ASSURANCES-VIE

---



**Alliance**  
l'essentiel d'abord  
*compagnie mutuelle d'assurance-vie*



- ASSURANCE-VIE
- ASSURANCE COLLECTIVE
- RENTES VIAGÈRES
- CAISSE DE RETRAITE

L'Économie Mutuelle d'Assistance  
suit le rythme de plus en plus accéléré  
de l'évolution du Québec.  
Elle est consciente du rôle  
qu'elle doit jouer dans l'économie  
du Canada français, c'est pourquoi ses plans  
sont réellement adaptés  
aux besoins d'aujourd'hui.

**L'ÉCONOMIE**  
MUTUELLE D'ASSURANCE

**41 ouest, rue St-Jacques, Montréal**

**845-3291**

Montréal - Québec - Joliette - Saint-Jean - Sherbrooke - Ottawa

---

LAISSEREZ-VOUS



D'UN HOMME RESPONSABLE?

ÊTRE HOMME C'EST PRÉCISÉMENT ÊTRE RESPONSABLE

(Saint-Exupéry)

**La Solidarité**  
COMPAGNIE D'ASSURANCE SUR LA VIE

*qui sème chez soi,  
récolte pour soi*

## AUTOMOBILES

**G. LEBEAU Ltée**

Rembourreur

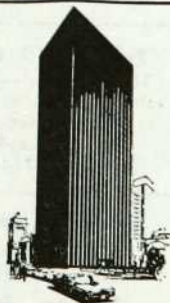
Housses, Vitres, Capotes

5940, rue Papineau, Mt.  
273-8861

**FAUCHER & FILS  
LIMITÉE**

2055, boulevard Pie IX  
Montréal — 524-7557

## BANQUES



L'édifice BCN, notre nouveau siège social, couronnement d'un siècle de participation active à l'élan économique du pays.



**Banque Canadienne Nationale**

*la banque qui a le souci de satisfaire sa clientèle*

X

## EDITIONS

vient de paraître aux Éditions

**FIDES**

Le 40<sup>e</sup> volume de

l'histoire de la Province de Québec

### **LA GUERRE DE 1939-1945 LE BLOC POPULAIRE**

par Robert Rumilly  
de l'Académie canadienne-française

Index 301 \$4.00

**FIDES**

En vente dans toutes les librairies  
245 est, boul. Dorchester, Mtl, \*861-9621  
Métro : Champ-de-Mars

## IMPRIMERIE



388-5781 8125, rue Saint-Laurent  
Montréal 11, Qué.

## LIBRAIRIES

**F. PILON INC.**  
Fournitures de bureau

## OPTICIEN D'ORDONNANCES

**NORMAND CHEVRIER**  
10 - 12 A.M. — 2 - 6 P.M.  
Le soir, lun. mer. et ven. 7 - 9 P.M.  
537 Cherrier, Montréal  
Tél. Bureau 845-2673  
Rés. : 334-5832

## PAPETERIE

**THOMAS LANGLOIS**  
Président  
Papeterie Lauzier Limitée  
9550, boul. Ray-Lawson  
Ville d'Anjou, Montréal 5  
352-9940

## PHOTOGRAPHIE

Roméo W. Côté, président

**ETCO PHOTO COLOR LTÉE**

Service complet de développement et impression des films NOIR & BLANC ET COULEUR.

Pour qualité et satisfaction garanties, insistez toujours pour notre service auprès de votre marchand.

2345, rue Lapierre, LaSalle, Qué.  
Tél. : 366-2870

## PLACEMENTS

Pour l'achat d'obligations consultez

# Oscar Dubé & Cie Inc.

925, Chemin St-Louis  
Québec, 527-2518

Albert Boulet  
527-8222

## POMPES À EAU

Pour Achat ou Réparation de toutes les marques de POMPES ET FILTRES  
45 ans d'expérience à votre service  
JOHN MEUNIER INC.  
12047, Laurentien Tél. : 334-7230

## QUINCAILLERIE

EDOUARD ROY & FILS LTÉE  
Quincaillerie en gros exclusivement  
4115 est, rue Ontario, Montréal 4  
Tél. : 524-7541

## TONDEUSES

Téléphone : 695-5500  
T. BROCHU  
Spécialiste en équipement pour terrains de golf  
Distributeur de la Tondeuse "RANSOMES"  
151, rue Cartier Pointe-Claire

En vente à L'Action nationale :

**L'ÉDUCATION À L'AMÉRICAINNE**

par Jules-Bernard Gingras

2e édition : \$1.00

---

# LES AMIS DE LA REVUE

---

JEAN-LOUIS DORAIS, avocat  
57 ouest, rue Saint-Jacques  
845-1336

LA BRASSIÈRE SPLENDIDE INC.  
3580, rue Masson  
727-8210 — 727-8236

CONVOYEURS ET MACHINES  
VICTORY INC.  
250, rue Rose de Lima 933-1138

J. W. JETTÉ LTÉE, chauffage  
360 est, rue Rachel 849-4107

JUSTIN COFFRES-FORTS LTÉE  
976 ouest, rue St-Paul 374-0340

MONTRÉAL OXYGÈNE INC.  
4890, 5e ave, Rosemont 527-3656  
Geo.-E. Houde, président

ABONNEZ  
UN AMI

PHARMACIE MICHON  
1361 est, rue Mont-Royal  
521-3659

POMPONNETTE INC.  
J. Brassard, prés.  
256 est, rue Ste-Catherine

MICHEL ROBILLARD, Notaire  
934 est, rue Ste-Catherine  
849-9663

PAUL-ÉMILE SÉGUIN, Notaire  
6726, rue St-Hubert 271-8739

LUCIEN VIAU & ASSOCIÉS  
comptables agréés  
210 ouest, boul. Crémazie  
388-9251

---

Lionel Groulx

POUR BÂTIR

Un volume de 216 pages

En vente à l'Action nationale à \$2.00

---

# L'ACTION NATIONALE

REVUE MENSUELLE (sauf en juillet et août)

DIRECTION

PATRICK ALLEN — JEAN GENEST — ROSAIRE MORIN

---

---

Rédaction et administration : C.P. 189, Station N, Montréal ou  
235 est, boul. Dorchester, ch. 504. Tél. de 2 à 6 : 866-8034

Abonnement : \$7.00 par année. Au coût réel : \$10.00

Les articles de la revue sont répertoriés dans le CANADIAN PERIODICAL INDEX, publication de l'Ass. Can. des Bibliothèques, l'INDEX ANALYTIQUE de la bibliothèque de l'Université Laval et du service des bibliothèques de la Fédération des Collèges Classiques, et dans la revue CULTURE.

---

---

## LA LIGUE D'ACTION NATIONALE

PRÉSIDENT : M. François-Albert Angers

1er VICE-PRÉSIDENT : M. Dominique Beaudin

2e VICE-PRÉSIDENTE : Mme Julia Richer

SECRÉTAIRE : M. Théophile Bertrand

TRÉSORIER : M. Rodolphe Laplante

DIRECTEURS : MM. René Chaloult, C.-E. Couture, Richard Arès, S.J., Albert Rioux, Alphonse Lapointe, Jean-Marc Léger, Gaétan Legault, Mario Dumesnil, Luc Mercier, Jean Genest, Patrick Allen, Jean Mercier, Claude Trottier, Michel Brochu, Yvon Groulx, Thomas Bertrand, Rosaire Morin, Jean Marcel.

## Où trouver L'Action Nationale ?

- À MONTRÉAL : Fides, 245 est, boul. Dorchester  
Librairie Déom, 1247, rue St-Denis  
Librairie Hachette, 554 est, rue Ste-Catherine  
Librairie Tranquille, 67 ouest, rue Ste-Catherine
- À QUÉBEC : Librairie de l'Action Sociale Catholique,  
place Jean-Talon



**Lt. Col. Sarto Marchand,**

**E.D., A.D.**

président de

LA FONDATION  
MELCHERS LTÉE

LES DISTILLERIES  
MELCHERS LTÉE

président ex-officio du  
CONSEIL D'EXPANSION  
ÉCONOMIQUE INC.

"Nous sommes convaincus qu'au Québec le succès en affaires n'est pas conditionnel aux compromis et à l'anonymat : c'est vrai aujourd'hui, et demain, ce sera encore plus évident."

*Hommage de*

**LES DISTILLERIES MELCHERS LIMITÉE**

Les seules distilleries canadiennes-françaises au pays.

Au service du Québec depuis 1898